

Leslie Kaplan

Les Mines de sel

Roman



P.O.L

Les Mines de sel

DU MÊME AUTEUR

L'EXCÈS – L'USINE (Hachette/P.O.L, 1982, réédition P.O.L,
1987)

LE LIVRE DES CIELS (P.O.L, 1983)

LE CRIMINEL (P.O.L, 1985)

LE PONT DE BROOKLYN (P.O.L, 1987, réédition Folio)

L'ÉPREUVE DU PASSEUR (P.O.L, 1988)

LE SILENCE DU DIABLE (P.O.L, 1989)

Traduction

TROIS VOYAGEURS REGARDENT UN LEVER DE SOLEIL, de Wallace
Stevens, texte français établi en collaboration avec Claude
Régy (Actes Sud/Papiers, 1988)

Leslie Kaplan

Les Mines de sel

Roman

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L Editeur 1993
ISBN : 2-86744-342-3

pour W.G.

D'abord il y a eu le deuil. La morte, ma mère, me tirait par les pieds. Je la voyais partout, et surtout dans la glace. La silhouette fragile et prête, tendue. Ou les mains, les mains croisées. Assise.

De plus près les yeux, les joues, la bouche.

Bouche large, ridée, et mobile, très rouge. Qui s'ouvre, se ferme, s'ouvre, se ferme. Une personne animée, un être indépendant, une femme dans la femme. Je passais devant, elle m'arrêtait.

Vieille bouche rayée. Vieux poisson.

Impossible pour moi de me voir. Cette image dans la glace n'était qu'une chose lisse et froide, rapide, une pellicule, et venait recouvrir, quoi ? le sentiment habituel, le rapport vivant avec soi-même qui est ce qui se passe lorsqu'on se voit dans la glace.

Un rapport vivant, élastique. Gai, énervé,

sceptique parfois, drame possible, mais allant et venant de soi à soi, mouvement entre deux pôles, support et tension.

Là, non. Un rapport plat, indéterminé, une absence de rapport.

Je glissais sous l'image comme sous une flaque, aplatie, en deux dimensions, je glissais, et le sentiment que j'avais, au lieu d'être un rapprochement, une reconnaissance, voici mes formes, voici mon corps, devenait un éloignement, un drôle d'éloignement qui repoussait tout.

Repoussée. Et l'autre dont le miroir présentait l'image, repoussée aussi. Le reflet se formait, toujours extérieur, et le monde, englouti, devenait pareil, lointain, et féroce, et triste, comme une image.

Une phrase revenait souvent, elle me frappait les oreilles, je me retournais à chaque fois, une phrase perçante, minuscule : "bouillie malveillante".

Et aussi la certitude d'un temps inconnu, pas nouveau, inconnu : le présent imparfait. Il fallait trouver à tout prix comment le conjuguer, sinon rien ne serait jamais à sa place. Ni présent, ni passé, pas non plus un entre-deux, et nullement un temps impossible, la preuve. Un temps où la vie se déploie, mais qu'on n'habite pas, on y est simplement enfermée.

Et long, très long.

C'est à ce moment-là que je rencontrai Emilienne.

On entrait dans l'hiver. Paris se découpait bleu ciel, et tout d'un coup, un voile était descendu, un voile opaque, une idée de neige.

J'étais assise dans un café place Denfert, en face de la gare. Il n'y avait pas beaucoup de monde. Brusquement une silhouette en imperméable debout au comptoir se retourna, c'était une femme large, ridée, avec de grands cheveux gris, elle tenait un verre de vin rouge à la main. Elle s'avança au milieu de la salle, elle avait des yeux clairs, immenses, des lacs. Son imperméable était ouvert, et on voyait qu'elle portait un pantalon sous sa jupe, comme le font les petites filles. Elle tendait le doigt sans rien dire, elle enfermait la salle dans son regard transparent. Ensuite, sans parler fort, c'était presque un murmure, elle dit :

— Vous n'êtes rien.

Elle vida son verre lentement, toujours en regardant la salle. Elle reprit en élevant la voix :

— Vous n'êtes rien.

Rien de rien.

Les gens ne faisaient pas attention. Seul un homme qui mangeait un sandwich en buvant une bière se mit à rire d'une façon appuyée. Elle continuait, elle répétait sans arrêt les mêmes mots, de temps en temps elle changeait la tournure :

— Qu'est-ce que vous êtes ? Rien, absolument rien.

Elle s'arrêta d'un coup et posa l'argent sur le comptoir en haussant les épaules.

En passant la porte elle se retourna encore vers la salle, fit une révérence en ramassant sa jupe et dit en souriant :

— Bouillie malveillante, mais juste.

Je me suis levée d'un bond, je lui ai couru après, je l'ai attrapée par la manche et je lui ai demandé, Pourquoi vous avez dit, Bouillie malveillante.

Elle m'a regardée avec ses grands yeux et elle m'a dit :

— Bien sûr. Venez dîner.

Elle habitait une rue proche, une petite maison avec un jardin. Avant d'arriver, elle me parlait déjà du jardin, dedans il y avait un vrai pommier, insistait Emilienne, on pouvait cueillir les fruits. Elle avait une

façon de souligner ce fait, cueillir, elle disait : Ce qui nous est donné, elle avait en le disant un air si sérieux, si fermé, que je pensai d'abord : Mais donné par qui ? Ensuite un sentiment bizarre me traversait, l'impression que pour elle "ce qui nous est donné" voulait dire en réalité "ce qui nous est dû".

Tout en marchant elle me situait la maison, le voisinage, tous des gens impossibles d'après elle. Pour me convaincre elle m'assena un argument définitif, elle s'était arrêtée, elle me regardait en face : Et ils font ça le matin. Comme je secouais la tête, je ne voyais pas, elle ajouta, et son air dégoûté, c'était comme une obscénité à l'envers, me fit comprendre l'allusion :

— Passe encore le soir, mais le matin, vous vous rendez compte, il faut être malade.

Une folle, peut-être. Mais je voulais la connaître.

En arrivant elle me fit remarquer que la grille du jardin était ouverte, et même la porte d'entrée de la maison.

— Je les laisse toujours comme ça, dit Emilienne. Je ne ferme jamais rien à clef, c'est un principe.

Elle ajouta avec un froncement de sourcils désagréable :

— Au début les enfants avaient peur. Ma fille Sophie surtout, mais aussi plus tard ma petite-fille, Clara. Je n'ai pas cédé. Je les ai habituées.

Sophie et Clara étaient en train de mettre la

table, elles rajoutèrent un couvert sans marquer de surprise. Sophie, timide, souriait beaucoup. Clara, plus distante, était une beauté, avec les yeux clairs d'Emilienne et de grands cheveux noirs. Elle devait avoir vingt ans.

Le dîner était prêt, on passa à table.

Assises, on sentait tout d'un coup la présence du jardin, un carré nu, les branches froides de l'arbre, et on entendait au loin les bruits du boulevard, camion, moto, une rumeur pauvre.

Une maison prise dans la nuit. A cause de la maison, sans doute, de ses murs étroits, la ville autour disparaissait, la ville fabriquée, mécanique, et la nuit semblait encore plus souple, plus ancienne.

Images de choses enfouies, de forêts.

En mangeant la soupe, Emilienne raconta une histoire qu'elle venait de lire. Une femme perd son enfant, un petit de trois ans, à la suite d'une maladie brutale. Elle abandonne son mari et sa maison, et part sur les routes, elle va consulter très loin un ermite, se jette à ses genoux, elle pleure, se tord les mains, elle est folle. L'ermite l'écoute, voit sa douleur, il lui dit doucement de rentrer chez elle. Elle dit qu'elle ne peut pas, depuis la mort de son enfant elle déteste sa maison, elle crie, elle veut au moins une fois le revoir, revoir son enfant, son petit pied, dit-elle. L'ermite l'écoute encore, ensuite il lui dit, Calme-toi, tu le reverras, mais tu dois rentrer chez toi, comment penses-tu que ton enfant puisse revenir, où veux-tu qu'il

revienne, si toi tu n'aimes pas ta maison? La femme repart, apaisée.

A ce moment-là, sans savoir pourquoi, j'ai adoré Emilienne.

En même temps, je ne me sentais pas à l'aise. J'étouffais un peu, un sentiment léger et absurde de mal de mer. Le volume de la maison, peut-être. C'était pourtant un espace normal, deux étages, en haut les chambres, en bas cette unique grande pièce qui servait à tout, faire la cuisine, manger, vivre. Mais j'avais une impression, quelque chose traînait dans l'air, quelque chose qui aurait dû être dehors et qui restait là, chargeait l'air, le rendait lourd.

Je regardais autour de moi.

Sur une étagère, près de la table, une collection de poupées anciennes. Visages peints, porcelaine rose et blanche, figures d'enfants lisses et figées. On voyait les articulations très bien faites, précises, les genoux, les coudes, les doigts et les phalanges.

Je n'aimais pas, je trouvais même ces poupées répugnantes. Le pire, les vrais cheveux, et les yeux, tous ces yeux qui n'étaient pas sans regard.

Je demandai qui collectionnait les poupées. Emilienne sourit et ne dit rien.

Il y eut un silence, léger, on mangeait.

Sophie qui n'avait pas dit un mot jusque-là se mit à me parler, volubile et gênée.

— Je travaille dans les postes, dit Sophie. Aujourd'hui une petite fille est venue à mon guichet,

elle devait avoir dix ans. Elle a demandé des timbres, elle est partie.

Elle était très jolie. Elle portait un petit manteau bleu à boutons dorés, vous savez, un classique. J'en avais un pareil, je me suis souvenue.

Elle s'arrêta.

Je me rendis compte que Sophie m'horripilait. Surtout ce ton, ce rire maniéré, faussement malicieux. Je me demandai si elle faisait exprès.

Je dis, en me forçant, Et alors ?

— Cette petite fille m'a rappelé ce qu'on dit souvent, reprit Sophie. Que toutes les femmes ont une petite fille à l'intérieur, à l'intérieur d'elles-mêmes, n'est-ce pas. Elle riait de son rire averti et embarrassé, comme si elle énonçait une évidence.

Mais en même temps, continua Sophie, j'ai pensé que ce n'était pas toujours le cas. Qu'on n'avait peut-être pas toujours une vraie petite fille à l'intérieur. Que parfois on pouvait avoir plutôt une poupée, comme celles-là, elle montra les poupées sur l'étagère. En porcelaine.

Comme elle ne disait plus rien, Clara lui demanda à son tour au bout d'un moment, Et alors ? Elle aussi avait l'air agacé, mais elle posait la question avec indifférence.

— Alors, dit Sophie toujours en riant, j'ai pensé que dans ce cas on voyait peut-être le monde comme à travers les yeux d'une poupée. En porcelaine. En verre et en porcelaine, répéta Sophie en ouvrant subitement de grands yeux.

Une image passa devant moi, un éclair. Deux fenêtres ovales, et voir à travers l'ensemble du monde, d'un blanc écœurant, épais, rose et bleuté, rigide.

Je regardai Sophie avec l'envie, déplacée mais brutale, de la gifler, comme on peut avoir envie de gifler un enfant provocateur.

— Quelle idée stupide, dit Emilienne durement.

On en resta là.

Ensuite.

Je revins souvent, la maison m'attirait. L'hiver s'installa, on vit le jardin gommé par la neige. Le printemps arriva en traînant, avec des pluies.

Je devins très amie avec Clara. Elle avait la passion du théâtre, elle jouait déjà beaucoup sans être tout à fait décidée à s'engager dans une carrière d'actrice. Souvent énervée par sa mère, elle s'opposait beaucoup à Emilienne, mais avec distance, obliquement.

Une fois elle répéta avec Emilienne, c'était pour un spectacle où elle tenait le rôle d'une princesse de conte. Son père, le roi, avait décidé de partager son royaume entre ses trois filles et pour cela il demandait à chacune de dire combien elle l'aimait. Les deux aînées accumulaient les superlatifs, cherchaient des comparaisons avec l'or, l'argent, le plus précieux. La

princesse jouée par Clara, révoltée, se refusait à ces simagrées hypocrites. Clara avait mis une couronne en papier sur la tête d'Emilienne censée tenir le rôle du père, lui avait donné comme sceptre une branche prise dans le jardin et l'avait fait s'asseoir enveloppée dans un drap. Bien sûr Emilienne ressemblait à une momie.

Clara marchait de long en large devant sa grand-mère et à la question, Et toi, qu'as-tu à dire ? elle répondait avec violence :

— Rien.

— Rien ? demandait Emilienne.

— Rien, répétait Clara.

— Rien ne viendra de rien, disait Emilienne suivant son texte. Reprends-toi.

— Je t'aime comme j'aime le sel, disait alors Clara.

— Le sel, s'exclamait Emilienne, avec le ton stupéfait et furieux qu'on lui avait recommandé.

— Oui, le sel, reprenait Clara. Ce qui est nécessaire, ce qui donne le goût. Voudrais-tu manger sans sel ? Je t'aime comme j'aime le sel.

Elle disait ces mots avec une telle arrogance que j'en restai saisie.

Après le roi en colère déshérite la princesse, la chasse du royaume. Elle revient déguisée en mendicante et s'entend avec le cuisinier pour que soit servi au roi un repas absolument sans sel. Le roi repousse la nourriture qu'il trouve immangeable, il se plaint

amèrement, il a faim. La princesse sort de son déguisement et triomphe.

De fait Clara exultait vraiment. Mais Emilienne aussi avait bien joué son rôle, montrant une violence royale et enfermée, comme si elle tournait en rond à l'intérieur de sa propre rage.

Emilienne.

J'avais maintenant peu de rapports directs avec elle. Plutôt, quand je venais, je sentais sa présence. La maison était son espace à elle. Je l'entendais souvent marmonner, ou exploser, colère perpétuelle. Elle m'avait reparlé des voisins, devenus "les hommes" en général, et toujours "Ils faisaient ça le matin". Clara haussait les épaules.

Parfois Emilienne m'accueillait la tête dans un turban, Je nettoie, d'un air hargneux. Mais elle avait une façon de faire, la poussière planait, flottait et redescendait comme avant, étouffante. Clara venait ouvrir les fenêtres.

Ou alors Emilienne proférait des phrases, des petits commentaires, reliés à quoi, on ne savait jamais. Ainsi une fois elle avait laissé tomber, les yeux à demi fermés, qu'elle avait nommé sa fille "Sophie" parce que cela voulait dire "sagesse".

Ces trois femmes.

Je les regardais, je cherchais la similitude des traits, et les différences, les traces du passage des hommes.

Je demandai discrètement ce qu'il en était, des pères. Le mari d'Emilienne était mort depuis longtemps, "Un accident de travail idiot", "Ils l'ont tué". Le père de Clara avait disparu à sa naissance, "Un brigand".

Ce qui me frappait toujours en arrivant : il y avait cette petite maison, repliée sur elle-même, vindicative et autonome, et d'autre part, se glissant, s'imposant, quelque chose de trop vaste dans les paroles d'Emilienne, dans son discours et son humeur, qui visait au contraire la totalité du monde, qui se posait comme une forme trop large, une loi féroce et vide, une passion décharnée. En ce sens Emilienne convoquait toujours à nouveau la première image par laquelle elle m'était apparue, cette silhouette en imperméable, un verre de vin rouge à la main, renvoyant l'univers entier au néant avec un mot, un seul.

Dans cette volonté d'assumer une sorte de pauvreté, de dénuement mental, il y avait une vérité, et cette vérité faisait que malgré tout j'aimais Emilienne.

Sophie restait difficile. Elle m'agaçait moins, sans doute je m'habituais, mais elle racontait souvent des histoires désagréables, des histoires qu'on préfère ne pas entendre.

Une fois, c'était déjà le printemps, nous étions parties, Emilienne, Sophie, Clara et moi, en promenade au bord de l'eau. Bords de la rivière, petite

guinguette, quelques barques, une douceur. D'une façon tout à fait incongrue Sophie se mit à parler d'un livre qu'elle venait de terminer, un récit de terreur. Elle aimait en lire, elle disait que ça la rassurait. Mais là, avait dit Sophie sans terminer sa phrase. Mais là.

L'histoire se passait dans une grande maison, à la lisière d'une forêt, avait raconté Sophie. Dans cette maison habitaient une mère et sa fille. Le livre décrivait beaucoup la forêt. Des rochers, du sombre, des arbres effrayants, trop grands, noueux, rapprochés. On voyait la forêt comme une nuit, une nuit figée, une croissance nocturne, immobile.

C'était inhabituel, un récit de terreur qui se passait près d'une forêt, remarqua Sophie avec ce ton pointu, malin, qu'elle prenait. Le plus souvent l'action se passait dans des villes, des lieux où il y avait des hommes, des crimes. Mais là, c'était une terreur d'avant les hommes, une terreur, Sophie cherchait, plus ancienne.

Elle s'arrêta brusquement, elle dit qu'elle ne savait plus quoi dire.

Sauf une chose. C'était un livre silencieux, complètement silencieux.

Les mots du livre flottaient sur du silence, entre chaque mot il y avait une mer de silence, des flots, des rivières, des lacs de silence. Chaque mot était séparé des autres par ces mers de silence, ces lacs.

— Et vous savez, dit Sophie, c'était chez elle un commentaire qui revenait régulièrement, moi je tra-

vaille dans les postes. Toute la journée j'entends les gens, je dois répondre, informer.

J'ai mon nom sur ma blouse.

Alors le soir je cherche le silence.

Mais le silence de ce livre — elle s'arrêta encore.

Et d'un coup :

— C'est comme le silence qu'on peut voir dans les yeux des poupées, dit Sophie, elle avait l'air angoissée, un silence sans aucune profondeur.

Il y eut un moment pénible, qui redoublait bien sûr ce que Sophie venait de dire. Clara se mit à parler d'autre chose.

Mais le printemps s'élargissait, grand soleil et ville verte, et un jour je trouvai Clara tout excitée, elle venait de faire une rencontre, elle était amoureuse, enthousiaste. Marc était un journaliste connu. Tout ce que je pense sur cette société il l'écrit, il est impitoyable, répétait Clara en tournoyant à travers la maison. Un peu agacée par l'exubérance de Clara je remarquai que ce devait être un homme courageux.

— Bof, dit immédiatement Emilienne. Il ne m'apprend rien.

Il ne m'apprend rien, elle redit la phrase plusieurs fois en regardant Clara.

Clara n'avait pas l'intention de se laisser entamer. Elle lança, Mais si, mais si, en envoyant un baiser du bout des doigts à Emilienne.

— Et en plus, elle me glissa tout bas mais

peut-être assez fort pour qu'Emilienne entende, en plus il fait ça le matin.

Clara l'avait rencontré à une fête, chez une amie commune.

Il y avait beaucoup de monde, à cette fête. On mangeait, on dansait. Marc était arrivé un peu tard, avec sa fille, il était arrivé en la tenant par la main.

— Je l'ai tout de suite remarqué, dit Clara, un homme grand, en veste et en jeans, sans cravate, l'air sérieux, presque désagréable. Mais il tenait cette petite fille par la main. Elle s'appelle Louison, je l'ai su après, elle a dix ans. Elle est très jolie, avec de grands cheveux blonds dans le dos, des traits fins. Elle lui ressemble beaucoup, une ressemblance frappante même, presque un décalque. Ils sont restés comme ça, un peu gauches, et puis ils se sont mis à danser, un rock. Ils dansaient très bien, on voyait tout de suite qu'ils avaient dû s'exercer souvent ensemble. La petite, très appliquée, comme les enfants qui dansent.

Au bout d'un moment ils étaient seuls à danser. Tout le monde s'était arrêté, on les regardait, on les applaudissait, en rythme. C'était très joli. Un père qui fait danser sa fille.

J'étais émue, un peu envieuse même, dit Clara, rêveusement.

Elle s'interrompt, laisse l'image planer et reprit.

— Il y a eu un incident, la petite est tombée. Rien de grave, elle s'est relevée tout de suite, ils se sont remis à danser.

Mais ce qui est drôle, dit Clara en me regardant, c'est que j'ai pensé, Mais elle va tomber, et juste à ce moment-là elle est tombée vraiment.

Du coup je ne savais plus si j'avais eu cette pensée avant ou après la chute.

Je ne sais pas pourquoi j'ai pensé ça.

Peut-être, Clara réfléchissait, parce que des danseurs doivent toujours avoir entre eux un équilibre parfait, mais dans un rock on le voit presque, c'est comme un lien, l'homme jette sa partenaire et la rattrape, on voit presque un fil entre eux. J'ai dû avoir peur que ce fil ne se casse.

Une peur à moi, dit Clara, en secouant la tête.

Enfin, elle conclut, l'air fermé.

Après elle ajouta qu'il s'occupait très bien de sa fille. La mère était morte après la naissance de l'enfant, il avait toujours gardé la petite avec lui.

Marc de son côté semblait bien séduit par Clara. Il ne venait pas dans la maison, sans doute Clara n'y tenait pas, mais ils partirent tous les deux quelques jours en voyage.

C'était un homme en état d'alerte permanent, toujours sur la brèche. Une rigueur, aussi, dont il pouvait se moquer, mais sans humour, il avait une distance sévère et impartiale par rapport à lui-même comme par rapport au reste.

Clara lui reprocha rapidement ce qu'elle appelait son orgueil, je ne crois pas qu'il s'agissait de ça.

Mais il voyait le monde d'une façon très sombre, peu de crédit accordé à qui que ce soit.

Grand amour des femmes, pourtant. Peut-être une continuation de la guerre par d'autres moyens, comme le prétendait encore Clara. Sûrement pas seulement. Il lui avait dit une fois que, pour lui, le seul corps qui existait réellement était le corps des femmes et sans comprendre bien ce qu'il voulait dire cela m'avait paru évident.

Il parlait peu de ses sentiments, parfois il évoquait sa fille, un mot banal, mais il semblait alors se défaire, noyé dans un amour inattendu, et sans gaieté, nostalgique.

Louison, une drôle de petite fille. J'eus souvent l'occasion de la voir parce que très vite Clara s'occupa d'elle, l'emmena à la maison, s'attacha même à elle d'une façon exagérée, inquiète. C'était une enfant tranquille, renfermée, qui avait l'habitude de rester seule et savait s'occuper. Elle aimait les activités manuelles, coudre, son père lui avait acheté une petite machine, et elle restait des heures durant à fabriquer des vêtements pour ses poupées, ou des choses simples, mouchoirs, sacs. Elle avait une grande concentration, presque une rigidité, quand on la voyait assise devant sa machine. Elle était souvent silencieuse et souriait par éclats, brusquement.

Clara la crut d'abord timide, mais non, pas du tout, elle savait demander, et demandait souvent, pas

l'impossible, Clara avait remarqué une fois en riant, mais le maximum. Elle avait parfois des phrases bizarres, mais tous les enfants en ont. Elle avait dit un jour à Clara qu'elle regrettait de ne pas avoir connu sa mère, que c'était sûrement une femme remarquable. Elle avait sans doute entendu son père parler de cette façon mais quand Clara dit gentiment, Mais oui, remarquable, et bien plus encore, elle eut l'air stupéfaite, complètement désorientée.

Emilienne désapprouvait, Louison en général et son éducation en particulier. Elle la trouvait, sans raison claire, gâtée. Une fois elle avait rendu Clara furieuse, elle parlait de la ressemblance entre le père et la fille, elle avait vu une photo de Marc dans un journal, elle avait dit que cette ressemblance la mettait mal à l'aise. C'est une ressemblance simple, elle avait dit à Clara, qui va tout droit, sans s'étaler, comme une ligne droite.

– Je ne vois pas, avait dit Clara brièvement.

– Si, avait insisté sa grand-mère. Elle avait ajouté : On ne voit peut-être pas, mais ce sont des pensées qui vous effleurent, comme des mouches, comme une nuée de mouches. Et après, quand on y repense...

Clara l'avait interrompue en tapant du pied.

Sophie, elle, ne supportait pas du tout Louison, disparaissait même quand elle arrivait.

Quant à moi, cette petite fille m'émouvait beaucoup, souvent par des aspects qui m'auraient agacée chez quelqu'un de plus âgé. Elle prenait grand

soin d'elle-même, plus qu'il n'est habituel chez les petites filles de cet âge. Beaux cheveux, toujours bien peignés, goût des robes et eaux de toilette, et elle avait même obtenu de son père une manucure de temps en temps. Elle avait alors une façon de dire, J'ai ma manucure cet après-midi, qui était à la fois drôle, ridicule, et, il me semblait, un peu triste.

Elle aimait collectionner, des bricoles, des petites bouteilles de parfum, savons, boîtes, gadgets divers. Son père lui en rapportait toujours de ses voyages.

C'est une image d'elle que je revois : le poing fermé sur des petits objets.

Elle travaillait correctement à l'école, sans plus.

Clara la voyait parfois comme une petite princesse perdue, c'était les mots qui lui venaient, elle se les reprochait comme s'ils avaient accusé un père qui somme toute s'était organisé au mieux, vu les difficultés. Louison avait toujours été très bien entourée. Elle avait eu une nourrice qui l'adorait et qui encore maintenant venait souvent la voir.

Elle me rappelait une chanson, *It's a wild world, It's hard to get by just upon a smile, I'll always remember you as a child, girl.* Je ne pouvais pas l'imaginer grande. Ou plutôt, il me semblait que même grande, elle resterait une petite fille, lisse et jolie, une silhouette inachevée, parfaite et vague.

Une fois je m'étais dit, Son père l'aime, il ferait tout pour elle, et en même temps elle ne l'intéresse pas. Cette idée m'avait d'abord paru lumineuse, tout

de suite après elle m'avait énervée, je ne comprenais plus ce qu'elle signifiait.

C'était l'été ou presque quand Marc dit à Clara qu'il était sur un nouveau coup, son expression. Une chose décisive, il annonça, de grande envergure, un réseau d'adoptions comme il s'en développait un peu partout dans le monde. Un certain Xavier dirigeait le réseau.

Marc voulait que Clara l'accompagne, au moins en partie, dans son enquête, elle devait lui faire part de ses impressions.

Xavier habitait à l'autre bout de la ville, lui aussi dans une maison, ce fait impressionna Clara, mais la maison de Xavier était beaucoup plus grande et entièrement réaménagée. Grille, interphone, faux gothique pain d'épice dehors, à l'intérieur une décoration en trompe-l'œil, excessive, tarabiscotée. Plafonds peints, grands miroirs. Dans l'entrée une statue en bois rose, un ange soufflant dans une flûte, les joues bien gonflées, nu et rond.

Une vieille dame les reçut, elle avait un tablier bleu, une natte dans le dos et elle marchait à tout petits pas, en pantoufles. Elle leur indiqua un canapé, alla chercher des boissons et dit en s'asseyant à côté d'eux :

— Je suis la maman de Xavier.

Donc, Xavier.

On remarquait d'abord les cheveux, épais,

raides, et manifestement teints, jaunes, coupés au carré. Un casque, quelque chose du Moyen Âge.

Après on voyait la carrure de docker, une chemise en soie, les bottes. Le visage était très rouge et le regard gênant, se dit Clara, trop direct.

Clara eut pendant tout le début de l'entretien le sentiment d'avoir déjà rencontré Xavier. Ensuite elle se dit, Non, sûrement pas, mais plutôt, c'était comme si Xavier se tenait en même temps là et ailleurs, avec eux et séparé, comme s'il pouvait être à la fois en gros plan et en retrait, légèrement à l'écart.

Ce sentiment alla en augmentant. On pouvait bien sûr l'attribuer, Clara fit cette remarque, à un aspect tribun.

Xavier se mit tout de suite à parler et Clara comprit que Marc avait dû annoncer qu'il venait pour une raison précise, le cas précis d'un enfant particulier.

Xavier raconta l'histoire de l'enfant.

— L'histoire de Tiago est simple, je dirai volontiers, Xavier parlait avec une pointe d'ironie précieuse et un jeu de mains, il avait une pierre énorme à l'index gauche, je dirai volontiers qu'elle est exemplaire. Ses parents sont des gens du nord du Brésil, ils travaillaient dans les salines.

Vous avez déjà vu des salines ? demanda Xavier. Sans attendre la réponse il dit rêveusement :

— C'est magnifique, les marais, de loin.

Il se leva, fit un geste suggestif, les mains à plat s'élevaient, descendaient, on voyait la mer.

L'océan, le mouvement des vagues, le ciel qui bouge sans arrêt malgré la chaleur.

Tout bouge, tout bouge.

Toutes les couleurs de l'Atlantique.

Et d'un coup, Xavier s'immobilisait, on sent que ça s'arrête. Le monde se fige.

Il regarda Marc.

— C'est comme un cauchemar blanc. Ou si vous voulez, Xavier se mit à rire, l'image était en effet incongrue, un interrogatoire dans un commissariat, sous des lampes.

Une lumière, une blancheur insoutenables.

La mer est absorbée, réduite, il ne reste plus que ces traces figées.

Et on sent le danger, le danger de cette lumière coupante, féroce, qui ne vous lâche pas, qui vous blesse.

Comme le sel.

Xavier se rassit, fit une pause. Maintenant il regardait Clara.

— C'est ouvert, à l'infini, la terre plate mélangée à l'eau, le ciel, et on est pourtant enfermé. On est complètement enfermé, la voix de Xavier devenait aiguë, hystérique, on marche pas à pas, lentement, et on est enfermé dans des murs de lumière. On voudrait courir jusqu'à l'océan, on ne peut pas. On avance, et à chaque pas on se cogne contre un mur épais et dur, transparent, on le traverse, à nouveau

un autre. Des murs et des murs de lumière. Une immense cellule. La lumière. La blancheur. Le sel.

Xavier se calma, haussa les épaules.

Au bout d'un moment on distingue des baraques, des gens qui vont et viennent, certains sont bottés et gantés, pas tous.

Beaucoup d'enfants.

Vous vous souvenez, les enfants qui travaillaient dans les mines de charbon dans nos pays, au siècle dernier ? On en avait besoin, pour se glisser dans les galeries étroites. Ça n'existe plus, bien sûr, chez nous.

Xavier rit, c'était un rire joyeux, idiot, un hennissement. Il continua.

— Dans la famille de Tiago, ils étaient huit.

Un jour il n'y a plus eu de travail.

Les parents ont dû quitter les baraques. Ils ont émigré dans le Sud, à Rio.

A Rio, rien. Ni travail, ni logement.

Rien pour eux, je veux dire, parce qu'autrement, Rio, Xavier se leva de nouveau, fit un tour sur lui-même comme s'il était propulsé de l'intérieur, parce qu'autrement, Rio — vous connaissez ? Non ? —, c'est une des plus belles villes du monde.

Il fit un geste, sa mère remplit les verres vides.

Il souleva le sien, comme pour porter un toast, se ravisa, posa son verre, reprit :

— En arrivant à Rio, Tiago avait huit ans. A onze ans il était devenu l'ennemi public numéro Un de l'Etat, il avait à son actif cinq meurtres.

Vous ne me croyez pas, dit Xavier en interrompant son récit.

Marc et Clara dirent qu'ils le croyaient.

Xavier rit encore.

— Mais c'est incroyable.

Et, remarquez bien, pas n'importe quels meurtres. Des meurtres organisés. Pensés. Toute une infrastructure derrière. Plusieurs complices plus âgés. Mais c'est Tiago qui dirigeait.

Ici, Xavier se passa les deux mains à la fois dans les cheveux en s'interrompant, Ici je vais faire un commentaire. Ce n'étaient pas, comment dire, il fit une grimace de dégoût, des meurtres sadiques, pervers, compliqués. Non.

C'étaient des meurtres simples.

Des meurtres simples, il répéta comme s'il avait trouvé les mots.

Ou si vous voulez, simplement des meurtres.

Il hocha la tête.

— Tiago est un enfant exceptionnel. D'une intelligence, d'une habileté hors du commun.

Là-bas il y en a beaucoup comme ça. C'est la situation qui le veut.

Je vais souvent au Brésil. La dernière fois le syndicat des commerçants faisait une campagne.

Xavier se leva, il mimait. C'était surfait, pénible, et, dit Clara après, il avait l'air complètement fou.

— “Des enfants ? Non ! Ce sont des rats ! Le

droit de les tuer ! Le devoir civique ! L'avenir de la société !”

Il parlait comme si les phrases étaient dans une bulle au-dessus de sa tête, sortant de la bouche d'un personnage de bande dessinée.

Il s'arrêta net. Ensuite, en secouant ses cheveux, il n'avait plus du tout l'air exalté, mais profondément replié sur lui-même, comme satisfait :

— Qu'est-ce qu'on ferait, vraiment, si des gens comme ça n'existaient pas, ils clarifient les choses.

Il s'arrêta encore, comme s'il entendait ce qu'il venait de dire, haussa les épaules, rit de nouveau. Ensuite :

— Tiago aurait été tué, directement par la police ou par des groupes armés payés par les commerçants. Au mieux, si c'est mieux, il aurait pourri toute sa vie dans une prison infecte.

Vous connaissez les prisons pour enfants ? Non ?

Je me suis débrouillé, je l'ai trouvé, je l'ai ramené ici.

Bien sûr c'est un peu à la limite de la légalité. Comme quelques-unes des adoptions que j'ai favorisées. Mais enfin —

Xavier regardait Marc avec insistance.

— Même si on me fait des difficultés, je sais que j'ai raison.

Marc dit doucement :

— Vous savez que vous êtes passible de poursuites.

— Bien sûr, répondit Xavier encore plus doucement.

Après Xavier fit venir l'enfant.

C'était un garçon très petit pour son âge, paraissant plutôt huit ans que onze. Des traits fins, la peau mate.

Il sourit, un sourire de circonstance, et s'assit à côté de Xavier.

Xavier lui mit la main sur l'épaule et continua à parler. Comme il s'adressait à Clara, elle le regarda un moment, mais après elle regarda à nouveau l'enfant. Il fronçait les sourcils, l'air soucieux, et se rongait les ongles.

A sa grande honte, Clara éprouva de la curiosité.

Mais Tiago ne disait rien. Il n'avait pas l'air d'écouter, Xavier avait précisé qu'il comprenait maintenant le français et le parlait même assez bien. Au bout d'un moment il cessa de se ronger les ongles et regarda Clara et Marc, mais "comme ça", avait pensé Clara, pour poser ses yeux quelque part. Il ne semblait pas triste, non, pas exactement. Mais, Clara avait cherché, lourd, très lourd, comme si le manque absolu d'intérêt rendait lourd.

Presque stupide.

Clara se disait qu'on ne pouvait pas imaginer un tel enfant dirigeant un hold-up, avec assaut, alerte, organisation des complices, plan d'évasion.

Ce qui est sûr : il ne manifestait d'intérêt pour rien, ni pour les visiteurs, ni pour les boissons et les

gâteaux secs que la mère de Xavier avait apportés, ni même, Clara pensait à Louison, pour la grande télévision et la vidéothèque qui occupaient un coin de la pièce.

Clara essaya de lui poser quelques questions, et là, ce n'était plus par curiosité, mais parce que Tiago la mettait mal à l'aise, l'aurait même rendue, elle, très bavarde.

Tiago avait répondu dans un français en effet déjà correct.

Ce qu'il disait se ramenait en gros à ceci : C'était eux, ou c'était nous. Alors.

Clara n'avait pas du tout posé de questions sur ce que Tiago avait fait. Mais, sur la famille, la ville de Rio, le dépaysement, venir ici — le climat, même.

Tiago ne répondait pas à ses questions, mais, peu à peu, Clara se rendit compte qu'il commençait à la regarder. Il la regardait dans les yeux, son expression changeait. Elle continuait à lui poser des questions, comme il ne répondait pas elle faisait aussi les réponses, et Tiago la regardait maintenant avec ironie, un sourire léger sur les lèvres, il penchait même un peu la tête de côté.

Clara se sentit gênée, ce n'était pas la même gêne qu'au début.

Elle finit par demander à l'enfant ce qu'il voulait faire, maintenant, s'il avait des projets. Au moment de le dire, elle se sentit rougir, mais elle répéta sa question.

Tiago la regarda sans répondre.

Xavier dit, en prenant les épaules de Tiago :

— Il ne sait pas encore.

Tiago regarda Xavier.

Xavier répéta, Il ne sait pas encore, et ajouta, Il a la vie devant lui.

Tiago ne dit rien et regarda Clara.

Tout en la regardant il passa sa langue sur ses lèvres.

Clara fit involontairement une grimace, que Xavier dut percevoir. Il se lança dans une grande tirade, une main sur la tête de Tiago.

Il rappela les faits. Spécifia, pour le Brésil, et même l'Etat de Rio, le nombre d'enfants en prison.

— Il n'y a pas longtemps, la police avait une méthode facile pour remédier à la surpopulation dans les pénitenciers. Elle jetait régulièrement quelques centaines d'enfants dans le fleuve.

Il continua un bon moment.

Clara avait la gorge nouée, elle regarda Marc, elle le trouva blême.

Quand ils se levèrent pour partir, Clara se pencha vers Tiago pour lui dire au revoir.

Tiago se redressa d'un coup. Il attira violemment Clara à lui, il lui prit la taille d'une main, de l'autre il pressait un sein. C'était à la fois obscène et grotesque, il était si petit, sa tête arrivait à peine à la hauteur de la poitrine de Clara. Il disait des mots dans sa langue et sans comprendre on percevait nettement le sens dur, insultant.

Il embrassait droit devant lui, partout, frénétiquement, bouche ouverte.

Marc tira violemment Tiago en arrière, Clara se dégagea.

Il y eut un flottement, un temps infime, et Tiago se mit à rire.

Il riait silencieusement, les yeux plissés, la tête penchée en arrière.

Clara, livide, le regardait, elle se retenait pour ne pas le battre. Tiago continuait à rire, il avait mis les poings sur les hanches, maintenant son rire s'entendait, pointu.

Le temps s'étirait, une unique seconde, et brusquement le rire de Tiago rappela quelque chose à Clara. Quoi ? Elle ne repérait pas, mais par ce rire elle était entraînée ailleurs.

Sa colère tomba d'un coup et elle dit sans réfléchir :

— Quel malheur, Tiago. Tu es trop petit pour un malheur pareil.

Le rire de l'enfant s'arrêta net, Tiago regarda Clara avec stupéfaction. On aurait dit qu'il avait la respiration coupée.

Ensuite son visage se rida dans tous les sens, il éclata en sanglots. Il se tourna contre le mur.

Xavier lui prit la main, l'air ennuyé, vague.

Tiago se laissait faire, il continuait à sangloter.

Xavier fit un geste, sa mère accompagna Clara et Marc sans rien dire.

Dehors, dans la voiture, Clara ne pouvait pas s'arrêter de parler, incohérente.

— Petit Tiago, elle répétait, je te connais.

La peur de Tiago, est-ce qu'on peut l'imaginer ?

Je lui ai dit, Tu es trop petit. Parce que tout d'un coup à côté de lui j'ai vu une chose trop grande.

Il faudrait essayer de se représenter seulement ça, une chose trop grande.

Vider les mots, les rendre parfaitement vides, pour qu'ils puissent ne contenir rien d'autre que ça, une chose trop grande.

Un soir j'ai trouvé une petite fille dans la rue, elle devait avoir trois ans, sa mère était sortie au café du coin, la petite fille s'était réveillée, elle était descendue dans la rue, elle marchait avec la chaussure de la mère à la main. Je l'ai prise dans mes bras, je me souviens que je me sentais anéantie, je l'imagi-

nais si petite dans l'encadrement de la porte de sa chambre, devant l'escalier, sur la rue, et je me répétais : "Mais les proportions ne vont pas, les proportions."

Je pense à Tiago. Ses yeux, son regard fatigué. Je me dis que pour lui tout est vague. A cause de sa peur, tout est vague, comme glisser dans une nuit pleine d'étoiles, mais toutes lointaines, gelées.

Il voit, mais c'est brouillé. Il entend mal, grossièrement. Peu de goût, peu d'odeur. Le monde le presse, l'envahit, mais ce n'est pas le monde, c'est un semblant de monde, c'est un monde à un degré insuffisant, un monde qui l'accable et qui lui est retiré.

Et il reste dans une mauvaise matière brouillée, pénible, blessante.

Marc dit :

— Cinq meurtres.

— Oui, dit Clara. Des meurtres simples. Ou simplement, des meurtres.

Une fois, Clara continuait, Sophie m'a raconté un rêve. Clara disait toujours "Sophie".

C'était, elle l'a bien spécifié, un rêve éveillé. Elle avait les yeux ouverts. Mais le rêve était profond, elle était enfoncée très loin dans le rêve.

Ce qu'elle voyait : un couteau, posé sur la table de chevet. Un couteau de cuisine, ordinaire.

Mais peu à peu elle voyait le couteau s'aiguiser, s'effiler.

La lame devenait de plus en plus coupante et

elle se disait, terrifiée, Un tel couteau peut tout couper, peut couper n'importe quoi.

Elle était là, paralysée comme on l'est dans les rêves, et le couteau s'aiguissait, s'aiguissait, tout seul à côté d'elle. Et elle avait cette phrase qu'elle se répétait, Un couteau comme ça peut couper n'importe quoi.

Elle s'est mise à rire, dans le rêve.

Tu ne connais pas le rire de Sophie. C'est un rire nerveux, exagéré, pointu.

Elle riait, elle riait. Et voilà qu'elle s'est rendu compte que son rire, son propre rire, était repris hors d'elle, à côté d'elle.

Le même rire, exactement, mais extérieur.

Elle voulait s'arrêter, mais elle ne pouvait pas, elle continuait, elle continuait, le rire extérieur aussi. Elle s'est enfoncé le poing dans la bouche. Mais le rire a continué dehors.

Finalement l'image du rieur s'est glissée en elle, elle a compris, et elle a eu tellement peur qu'elle s'est expulsée du rêve, elle me l'a dit comme ça.

C'était le couteau qui riait.

Marc écoutait Clara, il essayait de la calmer en lui donnant quelques éléments pour la suite de l'enquête, il voulait voir d'autres personnes pour cerner ce qu'il appelait "le système Xavier".

La nuit Clara fit un cauchemar.

Elle avait ramené Tiago dans son pays. Ils

étaient là-bas, ensemble, avec Louison. La mer s'étendait devant eux, toutes les couleurs de l'Atlantique, mais on ne la voyait pas.

Tiago lui disait subitement, en la serrant par la taille, Je t'aime comme j'aime le sel. Ce qui est nécessaire. Ce qui donne le goût.

A ce moment-là Clara se rendait compte de l'endroit où ils se trouvaient. Ils étaient très loin sous terre, à des milliers de kilomètres, à l'intérieur de galeries blanches, enfermés dans les mines de sel.

Tiago se mettait à courir. Il prenait Louison par la main, il se mettait à courir et il l'entraînait.

Clara restait immobile, éblouie. Elle voulait rattraper les deux enfants, elle n'arrivait pas, dès qu'elle avançait elle se cognait, se blessait.

Elle se rappelait. Les murs de lumière.

Quand elle parvenait enfin à bouger, les deux enfants avaient déjà disparu.

Pendant ce temps-là je fréquentais beaucoup la maison, je venais voir Clara, mais aussi, je m'en rendais compte, Emilienne. Je ne sais pas comment définir l'effet que sa présence avait sur moi, mais dans mon état de deuil qui se prolongeait, j'étais sans arrêt triste, elle m'apportait un paradoxal réconfort.

Elle passait son temps dans le jardin, c'était la saison, et quand je venais je la trouvais entourée de tuyaux, d'arrosoirs, de seaux et de pelles, à genoux ou à quatre pattes, un fichu sur la tête, les doigts dans la terre, arrachant les mauvaises herbes, pétrissant, malaxant, un verre de vin rouge à portée de la main.

Une figure.

Empaquetée dans son tablier, les pieds nus.
Embusquée, tapie.

A chaque fois j'avais la même impression de

contraste en la voyant : le jardin, les salades plissées et douces, les grappes de fleurs, les branches de l'arbre, l'idée des fruits, tous ces morceaux et bribes de commencement, et Emilienne là, accroupie, en train de maltraiter le monde.

L'été, la terre ouverte qui s'ouvrait davantage, plus de bleu, plus de vert, marcher sous les marronniers du boulevard, sentir leur appel proche, tranquille, et cette vieille folle, pleine de rides et de rage, abstraite et maudissante, harcelant l'univers par sa pensée.

Or j'avais justement de la tendresse pour elle. Je me disais, d'une façon confuse, que c'était pour cet effet de contraste que je venais.

Dans le jardin Emilienne me parlait beaucoup. Le journal étalé autour d'elle servait de prétexte. Les faits divers, mais aussi la politique, l'état général des choses. "Ceci, cela", comme elle disait toujours dans une conclusion rapide, prématurée. Tout en parlant elle travaillait violemment ses plates-bandes, elle donnait presque des coups.

Elle parlait de sa fille. Je crois qu'elle n'osait pas parler de Clara, quelque chose la retenait, sans doute Clara elle-même.

Mais elle parlait beaucoup de Sophie.

J'écoutais, j'essayais de l'arrêter, sans succès.

Sophie n'avait jamais été douée. Je ne suis pas de ces mères bêtifiantes, disait Emilienne. Moi je vois ce qu'il en est.

Elle avait toujours dû aider Sophie, la pousser.

A l'école Sophie était trop lente, apprenait avec difficulté.

D'ailleurs, maintenant : une employée de poste.

Elle décrivait une petite fille maigre, triste, malhabile, boudeuse. Les professeurs ne l'aimaient pas, ils disaient qu'elle avait de la mauvaise volonté.

Elle parlait de Sophie non pas avec détachement, elle était toujours en colère, mais comme d'une personne détachée d'elle, qui la concernait seulement par la colère qu'elle suscitait, et cette objectivité d'Emilienne à l'égard de sa fille m'était insupportable, je me disais même, tout en trouvant bizarre cette pensée, que c'était un signe évident de folie.

Une fois elle déclara, péremptoire : Ma fille n'a jamais connu la jouissance.

Je haussai les épaules, choquée.

Elle sourit en ouvrant sur moi ses grands yeux clairs.

— Je vous choque ?

Je lui dis, mécontente, que ce qui me choquait, c'était qu'elle prétendait savoir.

Elle parut étonnée : Mais je sais.

Elle ne comprenait pas.

Le soir suivant, un soir très doux, aquarelle, ciel immense et liquide, et les odeurs vertes, les terrasses pleines sur les trottoirs, les musiques partout, je trouvai Emilienne dans un état étrange, exaltée, très vraie.

Elle posa ses outils en me voyant et s'assit par terre.

— Le désespoir des hommes : des plaisanteries, des blagues, des poses ! Ceci, cela. Rien de rien.

Tout en parlant elle faisait des mines, prenait des airs pincés, pour souligner le ridicule.

— Les hommes ne sont jamais vraiment désespérés.

Je m'assis à côté d'elle.

— Les femmes, oui. Les femmes vont jusqu'au bout de leur désespoir.

Je demandai pourquoi.

Elle caressa la terre avec sa main, ensuite elle dit :

— Les femmes peuvent détruire ce qu'elles ont enfanté. Les femmes font l'expérience de ce pouvoir, c'est une expérience qui fait partie d'elles.

C'est l'expérience de ce pouvoir qui les rend désespérées.

Je dis que les hommes aussi pouvaient détruire.

Elle secoua la tête.

— Non. Ils ne font pas la même expérience. Ou alors, elle me regarda, ou alors ce sont des femmes.

Elle était impressionnante à voir, assise les jambes repliées, et sale, dans son tablier plein de terre, son fichu sur la tête, ses grands yeux lumineux, vagues.

Elle se rapprocha, me prit le bras.

Elle parlait maintenant par phrases saccadées.

— Détruire ce qu'on a soi-même enfanté.

Faire l'expérience de ce pouvoir.

Voilà ce qui rend les femmes désespérées.

Elle fit une pause.

— Si quelque chose venait les arrêter, Emilienne avait nettement un ton de défi, alors elles sortiraient du désespoir.

Mais rien ne vient. Rien ne peut venir. Rien n'est là, Emilienne fit un grand geste circulaire, rien n'est là pour les arrêter.

Quand on a fait l'expérience de ce pouvoir, on ne s'en remet pas.

Les femmes le font, les hommes, non.

Parfois les femmes font semblant de ne pas avoir ce pouvoir, ou elles le retournent contre elles-mêmes, elles deviennent stupides, comme ma fille Sophie.

Elle est stupide, Sophie. Je suppose que vous l'avez remarqué.

L'expérience de leur pouvoir rend les femmes désespérées, elle répéta.

Le mot "expérience" se détachait, je le voyais devant moi, il recouvrait Emilienne, il l'enveloppait. Emilienne, derrière ce mot, gesticulait.

Comme si elle avait lu ma pensée, elle dit :

— Ce n'est pas le pouvoir qui désespère, c'est l'expérience de ce pouvoir.

Ce qu'elle disait me bouleversait tellement que j'eus une sensation absurde, mais réelle, je sentis distinctement mon visage vieillir.

C'était ce mot, "expérience".

Le mot se déployait, il était double, extérieur et intérieur, tourné vers le dehors, en prise avec le

monde, et en même temps contour d'une figure qui m'habitait, qui avait grandi avec moi, qui sans aucun doute avait dû me faire éprouver, agir, et qui, maintenant, froissait ma peau.

Mais ce n'était pas n'importe quelle expérience en général, ce n'était pas "l'expérience de la vie". Le mot existait dans le contexte où Emilienne l'employait, lié à ce pouvoir de détruire dont elle parlait.

Je regardai Emilienne.

Je comprenais ce qui la désespérait, mais plus, je l'éprouvais moi-même, c'était comme une pente, une glissade interne.

Je me sentais très mal.

Je partis rapidement.

Dans le métro, un vagabond, un jeune clochard, ramassait des cigarettes par terre, des mégots. Tout d'un coup, il était peut-être ivre, il se mit à insulter les passants. Contrairement à mon habitude, et même, je le savais clairement, à mon envie, je m'interposai. Il se retourna vers moi violemment et leva la main comme pour me frapper, mais s'arrêta net et dit :

— De toute façon tu as l'air d'un fantôme.

Un immeuble en verre, des rangées de plantes tropicales, un ascenseur avec banquette, et dans l'appartement plein ciel deux braves gens épais et tristes. Ils recevaient Marc et Clara.

Enfoncés dans des fauteuils de cuir crème, ils racontèrent interminablement, s'adressant surtout à Clara qui pour l'occasion avait mis un tailleur et s'était fait un chignon, comment ils avaient sillonné l'Europe de l'Est dans leur Mercedes noire.

Il y eut une digression voiture inévitable, il fallait se mettre en confiance, mais cela dura peu, ils voulaient vraiment aller au fait. Qui était : la pauvreté des pays parcourus et la difficulté incroyable de trouver ce qu'ils cherchaient, un enfant.

Malgré leur lourdeur ils décrivaient très bien, on voyait tout de suite les images, Clara me les avait transmises après : des routes pleines de trous, des

campagnes saccagées, la terre boueuse, grise, et l'impression d'être partout, même en pleine nature, à l'intérieur d'une énorme usine, une usine gigantesque et polluante.

Un bruit infernal.

Une atmosphère irrespirable.

Sans arrêt des mauvaises surprises, des mauvaises odeurs.

Les gens étaient accueillants. On venait, empressé, et on leur offrait de la bière, des alcools fruités et forts qui donnaient mal à la tête.

Mais ils avaient été frappés par l'accablement général. Tout le monde accablé.

En expliquant, ils se plaignaient doucement. Cela n'avait pas été agréable, vraiment pas une partie de plaisir, de chercher un enfant dans ces conditions.

Une seule fois, le mari avait raconté, ils avaient eu une impression différente. Ils passaient sur une route transversale, au milieu des champs, et tout d'un coup ils avaient vu un feu immense et jaune, des roulottes, des chevaux, c'étaient des Tziganes.

Ils s'étaient arrêtés, ils avaient regardé, de loin.

Les femmes déployaient leurs grandes jupes larges, colorées, les hommes portaient des chapeaux, des gilets fleuris. Une allure.

Un petit groupe d'hommes se tenait à l'écart, deux étaient allongés sur l'herbe et regardaient un troisième qui jouait avec une balle. Peut-être il

préparait un spectacle, ou, simplement, il jouait. Il jetait en l'air une balle.

Ce n'était rien, cette balle lancée en l'air. Mais.

Le mari s'était interrompu, il cherchait quoi dire, ne trouvait pas, restait avec son impression.

La femme dit : C'était joli.

Le mari hocha la tête, ensuite la secoua, essaya encore, ne dit rien.

Il y eut un silence inconfortable, la femme servit un autre whisky. Le mari répéta : Ce n'était rien, cette balle lancée en l'air. Mais.

Après un moment il ajouta :

— Il y avait beaucoup d'enfants qui couraient dans tous les sens.

On est partis, on ne leur a rien demandé. Des Tziganes, il avait ouvert les mains, il s'excusait de sa méfiance, il la gardait quand même.

Et puis finalement ils avaient trouvé Stéphane. Ils avaient hésité, ils étaient partis, revenus, ils l'avaient revu, ils avaient pesé le pour et le contre. Et ils s'étaient décidés.

La femme s'était levée, avait appelé Stéphane. Elle avait amené par la main un gros garçon d'environ huit ans, en jeans.

— Voilà Stéphane.

La femme le présenta.

— Il adore les jeans, elle sourit avec indulgence. Là-bas ils sont très chers, inabordables.

Il était tellement gras, si vous saviez, leur

nourriture est très malsaine. Elle lui tapota les joues. Maintenant ça va mieux.

Stéphane souriait.

La femme reprit : Maintenant Stéphane parlait français, il avait très bien appris.

Elle caressa la tête de l'enfant et lui dit : N'est-ce pas Stéphane ?

Stéphane continuait de sourire mais ne disait rien.

La femme dit, Il ne veut pas, et le laissa tranquille.

Le mari dit, en regardant l'enfant :

— Ce qui nous a décidés, en fin de compte, c'est son calme.

Nous ne sommes pas vieux, mais nous ne sommes plus tout jeunes. Et puis, c'est une question de tempérament.

Ensuite il dit, il regardait toujours l'enfant :

— S'il travaille bien, il pourra reprendre l'affaire. Mais, là il se tourna vers Clara et Marc, on ne l'obligera pas, s'il veut il fera autre chose.

Il fera comme il voudra, il souligna avec un rire.

— Oui, ajouta sa femme.

Nous sommes bien contents.

— Et très reconnaissants à Monsieur Xavier, ajouta le mari.

— Monsieur Xavier, fit écho Clara.

— Mais oui, Monsieur X, comme on l'appelle, dit le mari en clignant de l'œil. C'est grâce à lui, n'est-ce pas, nous ne l'oublierons jamais.

Comme Marc ne disait rien, Clara hocha la tête, et après avoir regardé quelques cahiers de classe de Stéphane ils partirent.

Interrogée sur ses impressions par Marc, Clara dit qu'elle avait trouvé l'ambiance déprimante.

Elle dit aussi qu'elle se sentait fâchée.

Pourquoi, demanda Marc.

Comme ça. Fâchée.

Clara pensait sans arrêt à Tiago.

Il était évident pour elle que le petit garçon n'était pas tiré d'affaire comme le prétendait de bonne foi ou non Xavier, au contraire il courait un danger immense qu'elle n'arrivait pas à cerner, mais qu'elle nommait dans sa tête, c'était une façon de nommer plus qu'une pensée, "le danger même du monde".

"Mais quel danger peut courir un enfant assassin ?", cette phrase venait du dehors la matraquer, une phrase fermée, sans issue, et pourtant une question. Une phrase totale, en quelque sorte, une phrase impossible.

Elle voyait le visage de Tiago, ses yeux, ses traits fins. Voilà l'enfant, se répétait Clara, et subitement elle avait l'impression d'être en présence d'un trou. La pensée s'arrêtait et repartait dans une vrille, une

alternative absurde, obsédante : savoir si Tiago venait recouvrir ce trou, ou s'il était, lui Tiago, ce trou. Un enfant trou.

Clara essayait d'imaginer de façon plus précise le danger que courait Tiago. Elle se souvenait d'un personnage de théâtre, elle ne se rappelait pas la pièce, c'était un garçon maigre, malheureux, avec des grosses lunettes, qui errait en silence à travers la scène. Vers la fin il disait tout bas, mais on entendait bien la panique : Je ne sens pas ce que je sens.

Clara était sûre que Tiago était dans ce cas.

La terreur, pensait Clara, la terreur d'être au monde et de ne rien sentir.

On va, on vient, Bonjour, Bonsoir, le monde est là, on regarde les gens passer, personne ne remarque, mais on sait qu'on ne sent rien.

On a l'air normal, on marche, on se déplace, on s'assoit sur un banc, on joue, on parle, mais c'est une apparence, on le sait.

On a peur, on est gelé, brouillé, embrouillé de peur, on a peur sans arrêt, on a peur de tout, on a peur de se regarder dans la glace et on a raison, parce qu'on verrait, quoi ? Quelqu'un d'autre. Non, pas quelqu'un d'autre. Soi-même et un autre soi-même, mort.

On vit enfermé avec un mort.

Est-ce qu'un enfant peut savoir ça ?

Oui.

Vivre enfermé avec un mort. Habiter sous la

même peau, dans la même enveloppe. Partager avec lui son corps.

Ne pas pouvoir le dire, être seul, tout seul, avec ça.

Savoir qu'on est différent, complètement différent, de ce que les autres croient.

Terreur d'être seul à le savoir, terreur d'être seul.

Seul avec un mort, enveloppé avec lui.

Est-ce que c'est un cadavre, une personne assassinée ?

C'est un double, qui accompagne, qui suit, qui anticipe peut-être, qui vit très bien. Sauf qu'il est mort et qu'il se colle à tout et qu'il rend tout mort.

On est là sur ce banc dans ce jardin, on regarde toujours ces gens qui passent, une femme avec un enfant, deux vieux qui se tiennent la main, jamais personne ne remarque, Bonjour, Bonsoir, et on sait qu'on est mort.

Ce n'est pas le monde qui n'existe pas, qui serait irréel. Non.

C'est qu'on est mort. Le reste, on le voit, va très bien.

Mais on vit d'une façon usurpée.

Tout devient mensonge.

On peut essayer de se protéger, on fait de l'indifférence une gloire, la marque d'un savoir supérieur, on est revenu de loin, on est revenu de tout. Mais c'est seulement une couverture qui ne tient pas

pour cacher la terreur, cette terreur d'habiter avec un mort.

Clara se disait aussi que toutes ces pensées, elle les inventait, elle, que Tiago les éprouvait sans pouvoir les dire : mais qu'elle les pensait à sa place, pour lui.

Un joli appartement plein de bibelots et de dentelles, et mansardé, on voyait les toits, ardoise et soleil, un envol. Une femme séduisante et maigre, la taille marquée par une ceinture large, fit entrer Marc et Clara en secouant des boucles d'oreilles pendantes, sonores.

Clara ne comprit pas si son métier concernait la décoration intérieure, ou la télévision, ou les deux.

Elle parlait d'une façon volubile et surtout de ses inquiétudes.

Trouver la petite avait été facile, elle avait suivi les indications de Xavier, et là-bas, au Brésil, ce n'était pas les enfants qui manquaient. Elle ne donna aucun détail. La petite s'était bien adaptée au climat d'ici, elle poussait comme une plante.

D'ailleurs, jugez vous-mêmes.

Amelia, sept ans, était en effet ravissante. Petites nattes, yeux noirs immenses, visage doux.

Cette douceur sérieuse qu'ont parfois les enfants mais qui est somme toute rare, avait remarqué Clara.

— Oui, oui, avait répondu la femme, pour ça pas de problème. Mais, elle avait ajouté, il y a eu un incident, et depuis, je me fais du souci.

Je l'ai mise dans un cours de danse, un très bon cours, c'est tellement important pour une petite fille. Le cours lui plaisait beaucoup, d'ailleurs. Mais l'autre jour, au milieu de la leçon, il s'est passé quelque chose. Le professeur faisait faire un enchaînement, deux pas à gauche, trois pas à droite, c'est vrai qu'elle crie un peu, c'est une vieille dame, et Amelia s'est arrêtée, elle ne savait plus reconnaître sa gauche et sa droite. Bien sûr elle les connaît. Mais là elle ne savait plus, elle est restée les bras ballants. Le professeur s'est énervé, moi j'étais assise au fond, je faisais des signes à Amelia, je lui montrais, mais elle ne bougeait pas, elle restait là, les bras ballants.

Depuis, la femme avait maintenant les yeux pleins de larmes, j'ai peur qu'elle ne soit, elle fit une pause, elle était gênée, comme si elle n'osait pas dire le mot, j'ai peur qu'elle ne soit empotée.

Clara regarda la petite fille.

La femme secouait la tête, désolée, elle poursuivait :

— Une enfant maladroite, empotée — c'est tellement, je ne sais pas, humiliant. En plus elle s'est

trouvé une amie, une petite de sa classe, une vraie horreur, grosse, avec des lunettes, un petit cochon.

Amelia se mit brusquement à pleurer.

La femme la prit dans ses bras, la berça en continuant de parler de la petite amie grosse et vilaine. Amelia pleurait, la femme parlait et berçait. On aurait dit un animal mythologique, à deux têtes.

Au bout d'un moment Amelia ferma les yeux, s'endormit.

— Enfin, conclut la femme. J'en veux un peu à Xavier.

Clara haussa les sourcils.

— Je sais bien, dit la femme, je sais bien. Mais je lui en veux un peu, c'est comme ça.

Marc était peut-être troublé, comme Clara, par ces rencontres, mais il jugeait que l'enquête avançait bien. C'était un travailleur acharné, qui considérait son métier avec une exigence extrême, et estimait de son devoir d'être informé de tout. Il avait une passion pour le fait, l'exactitude, la vérification du moindre détail. Là-dessus une honnêteté entière, Clara en parlait souvent avec une grande admiration.

Marc m'impressionnait, Clara nous avait présentés, pourtant je trouvai chez lui des traits qui m'irritaient. Je repérai une sorte d'amertume, mais je n'arrivai pas à la situer : s'il était amer, ce n'était pas par rapport à une réussite sociale, il l'avait, ni par rapport à son travail, il aimait son travail. Ce qui me frappait, peut-être parce que cela me ramenait à moi, c'était son air d'être en deuil, une tristesse sérieuse,

contenue, mais aussi, affichée. Toujours en noir, avec une pochette de couleur. Clara, jalouse du passé bien plus que du présent comme c'est souvent le cas, l'avait interrogé là-dessus. Oui, peut-être, en deuil, il avait répondu, mais en jurant qu'il ne s'agissait ni de son veuvage, ni d'une autre femme. Avec un haussement d'épaules ironique et un certain dandysme il avait parlé du "soleil noir de la mélancolie", ajoutant aussitôt qu'il ne voyait pas ce qui aurait pu, le monde étant ce qu'il était, justifier une disposition d'esprit différente.

Une complaisance, alors, un romantisme ? En même temps il n'en restait pas là, au contraire toujours actif, au travail, recherchant, accumulant, cet état du monde mis à mal de façon précise, circonstanciée. Une logique de guerre, les preuves entassées et stockées, pouvoir disposer des armes et des menaces.

Ce qui est sûr : il vivait sa bagarre jusqu'au bout, mission nécessaire et impossible, comme poussé en avant par la recherche d'une preuve ultime, dernière. Mais une preuve n'est qu'un fait, une donnée plate, qui expulse celui qui la cherche en même temps qu'il la trouve et qui l'oblige de nouveau à chercher. D'où sans doute une déception, mais je ne sais pas si Marc pouvait la reconnaître. Il aimait citer à Clara, surtout quand il lui offrait des fleurs, ce qui était fréquent : "Il n'y a pas d'amour, il y a seulement des preuves d'amour."

Et Marc fit avec Clara la connaissance de deux jeunes gens bavards et gais qui habitaient dans une tour ultra-moderne orange et rose crénelée et découpée comme un château fort. Lui était peintre, elle, maquettiste, tous les deux avaient déjà du succès, et ils étaient enchantés du petit garçon brun et bouclé qu'ils présentèrent à Marc et à Clara. Alex avait un air de famille, c'était étonnant même, ils soulignèrent.

Une chance, vraiment. Exactement ce qu'ils voulaient.

Facile, aucune difficulté.

Il venait de la campagne, la jeune femme expliqua en riant, pas de l'étranger, alors il n'y avait pas eu de problème de langue. Pour eux, tellement occupés, c'était beaucoup mieux.

Et il était si gentil, toujours prêt à plaire.

Alex regardait Marc et Clara par en dessous,

avec un regard perçant, inquisiteur, que Clara ne trouva pas particulièrement gentil.

D'ailleurs quand elle lui demanda s'il se plaisait à Paris, il lui répondit, Et toi, d'une façon insolente et narquoise.

Après il lui montra son bas, et il lui dit, Ton bas est filé.

— Alex est très observateur, dit le jeune homme en riant.

Alex rit aussi.

Tout de suite après il se tourna vers Marc et lui demanda pourquoi il venait.

Marc dit, Pour te voir.

Alex insista, Pourquoi tu veux me voir ?

Marc ne répondit pas, et s'adressant au couple, dit, Alors vous êtes contents.

Ravis, ils assurèrent.

Et Xavier était formidable.

L'enfant se cacha pour ne pas dire au revoir, mais apparut au dernier moment et leur ouvrit la porte.

Clara lui dit, Au revoir, Alex.

Il lui tira la langue.

La jeune femme le souleva en riant et dit, Il est un peu taquin.

Oui, dit le jeune homme en riant aussi, il est un peu taquin.

Peut-être l'impatience de rencontrer à nouveau Tiago, la tension des visites, tous ces enfants qu'elle avait connus et qui lui semblaient avoir été en quelque sorte laissés en plan — Clara vécut une période tourmentée.

Elle continuait à se sentir fâchée, elle en voulait vaguement à Marc sans pouvoir dire de quoi au juste. Elle fit plusieurs fois de suite le même rêve, peuplé de petits enfants suspendus en l'air comme autant de nuages, portés et poussés par le vent, flottant et piaillant.

Son angoisse se reportait sur Louison. Elle n'arrêtait pas de l'observer, de s'inquiéter.

Je lui dis que ces enfants qu'elle avait vus devaient y être pour quelque chose. Elle dit, Bien sûr, mais cela ne changea rien.

Elle trouvait Louison "recroquevillée".

Je ne comprenais pas.

Clara n'arrivait pas à expliquer, mais elle était sûre. "Recroquevillée."

Blottie, repliée sur elle-même. Regarde comment elle se penche sur sa machine à coudre.

— Mais non, je lui disais, elle se tient très bien.

Et Louison était en effet plutôt gracieuse. Clara disait, Oui, ensuite, Non.

Elle se montait très préoccupée par ce qu'elle appelait une certaine méchanceté chez Louison.

Par exemple, Louison avait harcelé une de ses petites amies.

"Tu es moche avec ta frange, je n'y peux rien, je te trouve moche."

Clara revenait sur le "je n'y peux rien", qui lui semblait odieux.

Je lui dis qu'elle se montait la tête, et d'une façon inattendue, absurde, elle éclata en sanglots. Elle finit par dire que parfois Louison lui rappelait sa mère à elle, Sophie. Innocente et méchante, dit Clara avec une sorte de défi. Elle refusa d'ajouter quoi que ce soit.

Comme par un fait exprès elle croisa plusieurs jours de suite, à la sortie du métro, une jeune fille, une adolescente, qui mendiait en présentant une vieille boîte de conserve. Clara lui avait mis quelques pièces, la fille avait dit qu'elle cherchait du travail.

Elle était sale, avec des cheveux qui pendaient, mais un joli visage encore un peu joufflu. Pas triste,

m'avait dit Clara, pas triste. Etonnée. Affreusement étonnée, elle avait souligné.

Le lendemain, elles avaient de nouveau parlé, et tout de suite un jeune homme était venu les rejoindre, il portait un col roulé et de grosses bottes malgré la chaleur.

— Mon ami, la jeune fille l'avait présenté.

Il s'était lancé dans des explications compliquées, licenciements, choses dues, un grand discours incohérent, d'où il ressortait que Mireille, la jeune fille, devait faire provisoirement la manche.

Clara avait imité l'accent du garçon, son bagou fanfaron et grasseyant, les mots comme recouverts, maculés, la manipulation évidente et offerte.

— Ma vie, si vous saviez, des histoires ! J'vous dis pas.

Et ainsi de suite.

Le garçon parlait de Mireille durement pendant que Mireille, admirative, souriait. Un peu idiot, avait dit Clara, et le métro décrit par elle devenait un lieu à part, un monde étriqué fait de couloirs énormes et de petites boutiques fausses, comme pour jouer à la marchande, colliers, colifichets, nourriture en paquets, un monde de parcours obligatoires où on circulait, tous des enfants. De vieux enfants misérables, avait souligné Clara. Mais elle avait promis d'essayer de trouver du travail pour Mireille. Le lendemain les deux n'étaient plus là, et ce fait, prévisible après tout, l'avait mise hors d'elle.

Son inquiétude se déplaçait, se fixait sur une chose, ensuite une autre, s'alimentait de tout. Elle accumulait les informations, ressassait les faits divers les plus variés, imaginait une construction d'ensemble, ne pouvait la définir.

Un cas d'infanticide fit la Une plusieurs jours de suite. La femme, très jeune, avouait deux bébés tués. Le mari, qui avait été acquitté, déclarait n'être au courant de rien. Ce sont, avait-il dit, des affaires de femme.

Dans un pays d'Amérique latine, Clara ne se rappelait plus lequel, peut-être le Venezuela, on découvrait l'existence d'un trafic de type nouveau. Des hommes s'étaient spécialisés dans la revente de produits alimentaires avariés, qu'ils récupéraient dans la décharge publique, illégalement et à grands risques. Un travail de mineur au milieu des détritiques, des odeurs de pourriture, des émanations de gaz. A cause des gaz il y avait souvent des explosions, les hommes blessés, défigurés. On voyait une photo, des petits personnages encapuchonnés escaladant des monceaux d'ordures, empilant dans des sacs, s'enfuyant. Le journal faisait un commentaire abondant, la misère du pays, le chômage, mais ce qui restait était le nom donné à ces gens-là, on les appelait les "hommes-ordures".

Pourtant l'histoire qui avait le plus frappé Clara se passait en France, dans une grande ville de province. Un juge avait ordonné, en vue d'une expertise balistique, la décapitation de cinq cadavres,

après quoi il avait fait tirer sur ces "extrémités encéphaliques". La chose une fois connue avait provoqué un scandale et le juge, sans désespérer, avait contre-attaqué avec une phrase étonnante que Clara répétait avec horreur : "Le désir de faire éclater la vérité doit-il s'arrêter au respect du corps humain ? Je ne le crois pas", avait-il affirmé.

Histoires disparates, nouvelles du chaos chaotique du monde, signes, mais de quoi, Clara parlait de mauvais rêve, disait éprouver une certitude, mais plate ou transparente comme de l'eau, éparpillée dans une infinité de points minuscules, indiscernables. Plus les images et les informations l'obsédaient, plus elle les recherchait, dans une fuite en avant morcelée, passive.

D'autant plus oppressée, étouffée, envahie, que ces histoires, désespérantes, étaient en un sens éloignées d'elle. Elle avait remarqué ce paradoxe : cet éloignement produisait une immense fatigue, comme si, submergée par des histoires de papier dans un monde de papier, on avait un goût fade et écœurant dans la bouche, un goût de papier mâché, bouilli.

Elle se promenait beaucoup, sans arriver à se calmer, bien au contraire. Un après-midi elle prit le métro jusqu'au terminus, et elle sortit dans un quartier qu'elle ne connaissait pas, vers la porte de Saint-Cloud. Au loin une église récente, qui ne

ressemblait à rien, on aurait dit un grand tas de boue, une masse humide, désordonnée.

Elle se dirigea vers le quai, traversant un groupe de HLM.

Malgré l'alignement précis des briques, des étages et des étages de briques, l'impression de désordre persistait.

Les lignes des briques. Ces petits rectangles, tous pareils, posés. Aucune figure ne se dégageait. Le tout était identique à la plus petite partie, et l'ensemble, une grosse brique.

Elle suivit une petite rue maigre, regardant le ciel, et déboucha sur le quai.

Le nom la souleva. Le quai du Point-du-Jour.

Elle se pencha, regarda l'eau.

Fleuve large, et les grands ponts de l'ouest de Paris. Les collines.

Malgré le plaisir elle se détourna et recommença à marcher avec maintenant le sentiment précis de chercher quelque chose, pas dans les immeubles, les rues, mais dans l'air. Reconnaître quelque chose dans le fait même de ne rien reconnaître, d'être dans un endroit perdu, un à-côté, une périphérie, un boulevard extérieur.

Elle passa de nouveau par les immeubles HLM.

Le monde entassé. Rues, voitures, immeubles.

Ni ordre, ni chronologie. Pas d'avant, pas d'après.

Pas d'histoire. Un entassement.

Morceaux d'espace, cubes de matière, coulées orange, toutes ces briques.

Elle s'arracha, se demanda ce qui la prenait, repartit.

Elle entra dans un café et commanda une limonade.

Le goût de la limonade la précipita.

Sucré et fade et au milieu des bulles.

Les bulles éclataient, très vite.

Elle pensa brutalement à Louison, essaya d'écarter la pensée, n'y parvint pas.

"Pas d'histoire pour Louison", voilà ce qu'elle pensait.

Elle voyait Louison devant sa machine à coudre, au milieu de ses tissus, de ses boîtes, de ses flacons.

Elle sortit et s'assit sur un banc.

En face, une boulangerie, une petite.

Elle alla s'acheter sans réfléchir deux carambars et revint sur le banc.

C'est alors qu'elle perçut qu'elle ne pensait pas à Louison mais à elle-même.

Elle-même, enfant.

Mais aucune image, aucun souvenir. Aucun contenu.

Seulement le sentiment désaffecté et vide de l'enfance, seulement le mot, enfance, posé sur une petite fille quelconque, manteau et robe, aucune image, une petite fille sur un banc, en train de manger un carambar.

Un événement heureux vint interrompre cette dérive. Marc et Clara rencontrèrent un couple de professeurs qui habitaient en banlieue, un pavillon tranquille qu'ils visitèrent par une journée orageuse, mouillée et chaude. Le silence, le peu de voitures, le style du pavillon, dans le salon une série de vieilles bandes dessinées, une couleur beige — Clara pensa aux années cinquante, un côté après-guerre. Le couple avait été merveilleux, l'homme surtout. En fait, Clara se corrigea, rien d'extraordinaire, mais des gens calmes, attentifs. L'idée, en somme, avait pensé Clara, l'idée que l'on aimerait avoir des gens qui entreprendraient une chose comme celle-là, une adoption.

La fillette, souriante, lui avait plu, aussi. Elle venait d'un pays africain.

Le monsieur, qui avait déjà les cheveux blancs

et un visage ouvert, agréable, avait raconté une petite fable, et comme il avait dit la tenir de son père à lui, et aussi sans doute parce qu'il posait la main sur la tête de la fillette pendant qu'il racontait, Clara avait vu devant lui et derrière lui s'ouvrir un espace, un grand espace poussiéreux et vivant, comme un enfant se l'imagine quand il voit arriver un cavalier à travers les plaines d'un western, ou quand, tout seul dans son lit, il referme la couverture d'un livre.

— Je devais avoir dix ans, avait dit le monsieur, et j'avais posé à mon père une question sur l'utopie. Il m'a dit : Comme tu le sais, la terre est ronde. Alors si on part dans la direction du soleil avec le projet de le rejoindre — on n'y arrivera pas, jamais. D'un autre côté, si on part en tournant le dos au soleil avec pour projet de s'en éloigner pour toujours, de la perdre pour toujours — on n'y parviendra pas non plus.

Mais les deux démarches reviennent-elles au même ?

Bien sûr que non. Elles ne vont pas dans le même sens.

Clara avait adoré le petit récit, elle le rapportait les yeux brillants. En terminant elle rougit brusquement et me dit, elle me prit la main :

— Quand je l'ai entendu, ce monsieur, j'ai eu une pensée, c'était une pensée physique, une sensation avec des mots, je l'éprouve encore maintenant.

Elle fronça les sourcils et dit : Je vais vous garder avec moi, j'ai pensé. Vous garder, vous garder, vous garder.

Après un moment Clara ajouta à voix basse en souriant un peu : Je pensais à lui, pas seulement à l'histoire.

Elle reparla de cet épisode et m'annonça quelques jours plus tard qu'elle avait trouvé à qui le monsieur ressemblait. Elle me montra une reproduction d'un autoportrait célèbre.

— Quand j'ai découvert cette reproduction, dit Clara, j'ai vu d'abord les yeux, le regard.

C'est un regard qui n'a pas peur.

Mais pas peur de quoi ?

De la mort sans doute.

Oui, mais encore.

Pas peur de moi, en tout cas, dit Clara drôlement, en se passant la main dans les cheveux comme si elle était en face de l'auteur et qu'elle aurait pu craindre, elle, de le séduire.

Mais encore, cherchait Clara.

En regardant bien on voit comment il s'expose, comment il s'offre, la figure, la peau du visage, elle est tachée, les cheveux gris qui frisent, les mains ridées.

Il est là, un homme quelconque, une unité improbable, mais réelle, rassemblée au milieu de toute la dispersion du monde, sortant du fond noir du tableau, des lignes craquelées.

Rien de fermé dans cette unité, l'homme n'a d'ailleurs aucune expression particulière, qualifiable, à peine un sourire.

Mais il vous regarde.

Il n'a pas peur.

Elle s'arrêta d'un coup.

Il n'a pas peur de la promesse, dit Clara.

Elle secoua la tête.

Ce n'est pas la promesse d'une chose précise, d'un objet défini, ceci, cela.

Non. Elle ouvrit les mains, haussa les épaules.

Je parle de la promesse même.

Elle me regarda et dit, c'était comme si elle trébuchait sur les mots :

— La promesse d'une parole. C'est d'elle qu'il n'a pas peur.

Sa voix se cassa légèrement. Je hochai la tête, elle détourna brusquement les yeux.

Il y eut un moment de silence. Après Clara dit, elle avait retrouvé sa voix habituelle, avec une pointe d'agressivité :

— Mais une chose ne m'a pas plu, pas du tout. Je l'avais oubliée. Le monsieur a fait l'éloge de Xavier, il l'a couvert d'éloges. Pour lui, paraît-il, c'est un homme remarquable.

Quand Clara me raconta cet épisode je l'écoutai d'une oreille distraite.

J'étais invitée pour le dîner et comme d'habitude on se mit tout de suite à table. C'est seulement alors que je me rendis compte que j'étais tombée dans une atmosphère épouvantable. Un silence s'étalait comme je n'en avais jamais vécu. Un rideau tiré sur le monde. Un rideau, parce que, derrière, des contours sans figure grouillaient.

Au bout d'un moment je demandai s'il y avait quelque chose qui n'allait pas.

Silence plus lourd encore. Emilienne finit par dire, en regardant son assiette :

— Sophie a cassé le bras d'une poupée.

De nouveau, le silence.

Le fait qu'Emilienne ait dit "le bras" me fit une impression pénible.

Après un temps Emilienne ajouta :

— C'était ma poupée préférée.

Sophie se mit à rire, un rire exagéré, pointu.

— Je l'avais cachée.

Elle s'arrêta.

Clara dit, c'était comme si elle parlait à la place de Sophie :

— On peut la réparer.

Emilienne ne dit rien.

Sophie secoua la tête.

Clara insista, je ne l'avais jamais vue agir de cette façon, douce et consolante, avec sa grand-mère :

— Je connais une clinique de poupées. Je l'apporterai.

Emilienne se leva de table, elle n'avait rien mangé, et sortit dans le jardin.

Sophie rit de nouveau. Ensuite elle dit d'une voix traînante :

— Elle est folle.

Elle ajouta :

— Avec ses poupées.

Je suivis Emilienne dans le jardin.

Dehors le silence changeait.

Tout tombait, s'émiettait. Les bruits, la tension, la poussière. On sentait un glissement, le jardin couvert peu à peu par la nuit.

Emilienne assise par terre au fond du jardin ne

faisait pas attention à moi, mais je savais qu'elle savait que j'étais là.

Cette conscience réciproque produisait une sorte d'agrandissement supplémentaire, un sentiment d'immensité, d'infini.

Quelque chose se retournait.

Je m'approchai, je pris la main d'Emilienne, elle se laissa faire.

Main raide, maigre, on aurait dit un morceau de bois.

Le silence devenu maintenant comme une substance claire.

Noire et claire, impénétrable et envahissante, si douce.

Brusquement je dis à voix haute, Je n'y crois pas. Il fallait que je dise cette phrase.

Emilienne cueillit une fleur et arracha les pétales, un par un, en regardant ailleurs.

Tout continuait à tomber, ombre vague et légère, le morcellement des choses et cette heure trop douce, faible. Emilienne se dissolvait, en même temps elle me semblait si proche, si proche.

Sans prévenir elle dit violemment :

— Vous ne croyez pas à quoi ?

L'espace bascula.

La maison me parut tout d'un coup suspendue, creusée, vidée et posée sur du vide.

Et le jardin, suspendu aussi, présent comme une affirmation fausse, excessive, une revendication.

Passa l'image de ma première rencontre avec

Emilienne, quand elle m'avait parlé de "cueillir les fruits", elle disait "ce qui nous est donné", et j'entendais, moi, "ce qui nous est dû".

Je compris que depuis un moment, tout en éprouvant une drôle d'affection pour Emilienne, je lui en voulais. Mais de quoi ? Pas seulement de cette rage et de cette méchanceté qu'elle exhibait avec complaisance. Plutôt, cette rage et cette méchanceté m'apparaissaient soudain comme les figures d'autre chose. Je lui en voulais, c'est ainsi que je me le formulais d'une façon brutale et qui me fit sursauter, de vivre, d'accepter de vivre, de souhaiter, oui, de désirer vivre avec en elle, gardé, maintenu, protégé en elle, du cadavre.

Exactement à cet instant Emilienne retira sa main et dit à nouveau, en me regardant avec ironie :

— Vous ne croyez pas à quoi ?

Je dis :

— Ce n'est pas comme ça. Je n'y crois pas, je répétais. On n'est pas obligée, je criai presque, de passer sa vie comme ça, collée. Collée à du mort, je criai.

Emilienne se redressa. Elle imita ma voix :

— "Ce n'est pas comme ça."

Ensuite, en détachant les mots :

— C'est comme ça.

Donner et prendre. Faire et défaire. Fabriquer et détruire. Casser et réparer. Cueillir et cueillir.

Je me levai et je dis, Non.

J'étais tout d'un coup dans une colère folle.

Je la quittai sans un mot.

Clara voulait à tout prix revoir Tiago, elle obtint d'emmener l'enfant avec elle en promenade. Elle avait une idée, ou plutôt un désir irraisonné : montrer à Tiago la ville, pas la ville extérieure, touristique, mais sa ville à elle, la ville qu'elle avait connue, enfant. Elle était persuadée que c'était ce qu'il lui fallait, à lui, Tiago. Lui donner la ville, vraiment lui donner. Cela l'aiderait, même si, bien sûr, cela n'avait rien à voir avec sa ville à lui.

Ce n'était pas des images, des souvenirs, qu'elle voulait retrouver et faire partager, mais des sensations. C'était les sensations qui étaient perdues, raturées à cause de la peur, comme si l'enfant n'avait plus, s'imaginait Clara, le droit d'y croire.

Elle allait, tenant Tiago par la main, elle lui disait, Tu vois, tu vois la vitrine, les vieilles dames voûtées, les dentelles et les ciseaux, c'est une merce-

rie, tu vois à côté le restaurant russe, les poupées en costume, les bouteilles blanches, les œufs peints, et elle espérait, en racontant la ville dans ses plus infimes détails à ce petit garçon presque muet, elle espérait que quelque chose allait prendre corps.

Quelque chose qui rapprocherait le monde, le mettrait à sa portée.

Elle disait à Tiago, On ne peut pas vivre en dehors du monde, on ne peut pas vivre à côté du monde, on ne peut pas inventer tout le temps tout seul, je te vois bien, je te vois en train de tout faire, tout seul, très vite, dans une bulle tournante, frénétique, qui peut exploser à chaque instant, il n'y a personne d'autre avec toi, je suis sûre que c'est ça que tu voulais, être dans cette bulle rapide, cette bulle de rien, le reste, ce que tu voulais, ce que tu prenais, ce n'était pas si important.

Tiago écoutait.

Clara arpentait la ville avec Tiago, mais ce qu'elle cherchait n'était pas dans les pierres, les murs, le ciel.

C'était quelque chose qui aurait lié, comme en jouant, les éléments disparates, quelque chose qui aurait précédé le monde, l'aurait aménagé, rendu habitable. Qui devait être encore là, pensait Clara.

Et Clara se disait : L'enfance, c'est être à égalité avec le monde. Après, on est plus faible. Parfois submergé, parfois avalé, parfois seulement plus faible. Mais l'enfant, tellement démuné, est à égalité, si on lui permet d'être ce qu'il est, un

enfant. A égalité avec les arbres et les nuages, avec les rues et les maisons, avec le ciel. Le monde est là, il y va, et il vit cette égalité paradoxale et réelle dans son corps.

Clara emmenait Tiago au jardin, elle découvrait avec lui, Tu vois, Tiago.

Le jardin, les allées, les deux rangées d'arbres. Il y a un côté reposant et entraînant à ce deux, pourquoi ? Peut-être deux rangées ensemble, côte à côte, qui s'épaulent.

Et c'est touffu, vert sombre, le ciel est filtré, tu vois toutes les raies claires. On imagine une forêt, on s'y glisse, Clara s'arrêtait, Tiago levait la tête.

Petits trous d'écureuils, ou bien, posés à plat, des nids. Tu entres dans les arbres, tu entres dans la matière des arbres, tu grattes l'écorce, tu entres.

Ou tu rêves en regardant les branches, tu flottes dans les feuilles, tu te balances, tu flottes.

Dessous on peut courir, continuait Clara, sauter, pousser le ballon dans la lumière blanche.

Elle emmenait Tiago faire le tour du bassin, elle lui montrait les statues grises dans leurs plis de pierre, et là, au milieu, Tiago, la pelouse longue et plate, interdite, son herbe sévère, rasée.

Elle ramassait une feuille. Regarde les feuilles des marronniers, des mains ouvertes avec des gros doigts plats. Faciles à dessiner, à copier. Elle passait encore une fois la main de Tiago sur l'arbre, et

reprenait : Et les couleurs, Tiago, toute la force du vert et du marron, ces couleurs élémentaires, simples et solides comme un bon cadre.

Tiago suivait et ne disait rien, ou presque.

Clara avait l'impression qu'il se détendait, il avait l'air content.

Il ne posait pas de questions, sauf une fois, il demanda à voir la maison de Clara. Quand Clara l'emmena, il demanda où elle dormait. Il ne dit pas, Montre-moi ton lit, mais, Montre-moi où tu dors.

Après il dit à Clara qu'il voulait retourner chez lui. A Rio, demanda Clara. Non, non, dit Tiago, et il lui expliqua que chez lui, c'était dans les salines.

Clara fut très étonnée. Elle demanda :

— Tu veux revoir ta famille ?

Tiago haussa les épaules et dit que sa famille vivait maintenant à Rio.

— Mais alors, dit Clara.

Tiago haussa encore les épaules et refusa de répondre.

Une autre fois il se mit tout à coup à parler à Clara, ou plutôt à raconter, et pas n'importe quoi, à raconter ses meurtres.

Il en parlait de loin. Il décrivait les lieux, les maisons au bord de la plage, les quartiers. Beaucoup de détails sur les armes.

Il parla aussi des cagoules, comment elles devaient être serrées.

Il ne donna aucun nom, ni de ses collègues, ni des victimes. Quelques prénoms.

Très vite, Clara comprit qu'il racontait parce qu'il pensait que ça l'intéressait, elle, Clara, pour lui faire plaisir. Mais lui, ça l'aurait plutôt ennuyé. Était-il même présent dans ce qu'il racontait ? Elle ne savait pas.

Au bout d'un moment il s'arrêta de parler, comme pour signifier, Ça suffit. Ils se promenaient, Clara lui donnait la main. Tiago était gai, il s'amusait à sauter sur place tous les trois mètres et à respirer comme un petit chien, très vite.

Il dit tout d'un coup :

— Pendant une "opération", je devais penser à quelque chose, c'est Paulo qui me l'a dit, sinon je partais avec l'autre.

— Avec l'autre ? demanda Clara.

— Oui, avec l'autre, celui qu'on volait, dit Tiago avec impatience.

C'est ça qui était difficile. Paulo m'a bien dit, si tu ne penses pas, tu pars avec lui. Mais il ne me disait pas à quoi penser. C'est ça qui était difficile.

— Mais alors, demanda Clara.

Tiago regarda une de ses mains en écartant les doigts. Il sauta une borne et donna un coup de pied dans une canette. Il regarda la canette disparaître dans le caniveau. Ensuite :

— Mes amis n'ont jamais écouté. Ils ont rigolé,

ils ont dit que c'était idiot. Au lieu de penser ils ont seulement frappé les autres et ils ont pensé à leurs cravates, à leurs ceintures, à des bêtises.

Et alors ils sont partis avec eux.

Moi non.

J'ai bien écouté Paulo. Et j'ai pensé à moi. J'ai toujours répété mon nom, Tiago, et j'ai pensé à moi. Je les ai empêchés de m'emmener.

— Comment ça, dit Clara, je ne comprends pas.

— Mais je les ai tués, dit Tiago, étonné. Il fit le geste, pointant deux doigts. Je les ai tués avec mon revolver.

Clara restait muette.

— Et, dit Tiago, il la regardait les yeux plissés, j'avais bien raison, mes amis sont tous pris, maintenant. Moi, non. Moi, je suis ici.

Clara, à Marc :

— Les enfants oubliés.

Est-ce qu'ils jouent ?

En les regardant, on peut le croire.

Ils sautent, ils courent, ils poussent du pied une canette, ils sifflotent, ou alors ils jouent au ballon, ou ils se déguisent, ils font semblant. Mais quand ils sautent, quand ils courent, ils ne trouvent rien, ils traversent en courant un chaos, un chaos vide et grouillant, ouvert, comme une de ces grandes places du Sud qu'on voit trembler sous le soleil.

Ils savent se débrouiller, ils savent tout faire, ces enfants, et ils courent à toute vitesse, ils tournent comme des toupies, ils essayent d'aller plus vite que le chaos, de le dépasser, de le laisser derrière.

Peut-être ils pensent que c'est un jeu.

Mais le chaos ne joue pas. Il ne bouge pas. Il se

déroule, il se déroule, et les enfants courent, accablés, ils passent à toute allure, éclatés, rompus, en miettes.

Un chaos lisse, qui ne bouge pas. Et eux, les enfants, qui ne pensent qu'à bouger.

Aucune raison à ce qu'ils vivent. Des causes, sans doute, mais aucune raison, seulement un paysage d'avant le commencement du monde, des eaux sableuses, sablonneuses, blanches, des eaux pleines de lumière, une confusion brutale, eau et terre et lumière, une bouillie, et la lumière n'éclaire pas, elle efface les marques, les traits, elle rend les choses confuses, tout est confus, lumineux et blanc.

Se sentir sous le regard de la lumière aveugle, sous son regard mauvais.

Et entendre ce qu'elle dit quand elle parle, d'ailleurs il n'y a qu'elle qui parle : J'écrase, je m'étale, je prends.

L'enfant, porté et traversé par cette lumière.

Un enfant beau, vivant. Son élégance quand il marche. Sa force.

Il rend présent le Mal, il l'indique du doigt, il l'étale à son tour, il le porte. Offrande à personne. Et lui, l'enfant, coupable, par hasard.

C'est une chose qui le dépasse, qui existe en dehors de lui, qui ne le définit pas, mais à laquelle il participe. A laquelle il peut participer. Petit tueur.

L'enfant, le Mal. Comment ils se rencontrent.

Clara conçut le projet d'un pique-nique en forêt avec Tiago et Louison. Marc s'y opposa d'abord, puis se laissa convaincre. Comme il ne pouvait pas venir, Clara fit le petit voyage avec les deux enfants par le train.

Pour Tiago c'était une expérience nouvelle et très vite il commença à sourire, il regardait partout, tout l'intéressait : le paysage, le fleuve et ses barques, les maisons au bord de l'eau, les hommes qui pêchaient à la ligne, mais aussi bien les autres voyageurs, le va-et-vient dans le compartiment, les gens seuls ou en groupe.

Il se mit à parler beaucoup et très librement, confiant, bavard, et pour la première fois il laissait se mêler des mots de sa langue au français, cette langue apprise, maîtrisée et raide, et que peut-être secrètement, imagina Clara, il n'aimait pas.

Clara perçut après un temps que ce qui ravissait surtout Tiago, c'était les autres enfants. Regarde, disait-il, *Olha*. Celui-là. Il monte, il s'assoit, il écoute sa musique. Et ceux-là. Ils sont ensemble, ils discutent.

Là-bas, chez lui, ce n'était pas comme ça. Les enfants qu'on voyait dans les rues étaient des mendiants, *mendigós*, et ils vendaient toujours quelque chose, ils essayaient.

Des choses ridicules. Tiago faisait une grimace. Un paquet de chewing-gum, un sac de cacahuètes, un journal.

Tu imagines ça ? *'ce entende ?*

Souvent on voyait un enfant proposer une aspirine.

Clara secouait la tête. Tiago insistait. Une aspirine, en faisant le geste avec le pouce et l'index. *Uma*.

Il s'arrêta pour regarder un groupe de pêcheurs.

Ou alors, il continuait, il y avait les autres, les autres enfants. Ceux qui circulaient en voiture avec chauffeur.

Et Tiago décrivait d'immenses voitures noires, luisantes, les vitres en verre fumé, qui avançaient lentement, de gros insectes. Devant, le chauffeur, et derrière, assis, un enfant.

Parfois un garde du corps, ou une voiture blindée.

L'enfant assis derrière, Tiago haussait les épaules, lui Tiago, n'en pensait pas grand-chose. Il insistait sur le fait que ces enfants étaient petits, très

petits. "Plus petits que moi", il revenait là-dessus, étonné, furieux, ou objectif, on ne savait pas.

Mais les mères, il en parlait avec rage. Ces femmes toujours à moitié nues, leurs cheveux ondulés, leurs ongles peints. Parfois elles faisaient acheter par le chauffeur le chewing-gum, ou l'aspirine, ou le journal.

Quelle vie, Tiago commentait, sarcastique, se faire conduire partout, rester assis comme ça, sans bouger. Les cons. *Babacas*.

D'ailleurs ces enfants étaient toujours enfermés. Ils habitaient des grands immeubles construits au bord de la mer et protégés par des barbelés, des chiens, des miradors.

Ils n'avaient pas le droit d'aller sur la plage, c'était dangereux pour eux. Les immeubles avaient des piscines. Lui, Tiago, détestait les piscines. Des aquariums. On étouffait là-dedans.

Ou alors ils devaient jouer derrière les clôtures, sur les terrains jaunes et secs, surveillés.

Non, disait Tiago, ce n'était pas pour lui. Pour rien au monde.

Il resta un moment les yeux vagues.

Mais une fois il avait vu une de ces grosses voitures arrêtée devant un magasin. Derrière il y avait une petite fille. Une toute petite fille, presque un bébé. Elle avait des cheveux blonds, frisés, et une robe de plage. Elle mangeait une glace. Elle était assise comme les bébés, les jambes écartées sur la banquette. Elle ne faisait attention à rien, seulement

à sa glace. C'était comme une photo. Celle-là, il y pensait souvent. Elle le rendait triste. Ou alors, il avait envie de la battre, de lui prendre sa glace.

Mais tout ça. Tiago s'arrêta. Il n'avait pas envie d'en parler.

Et il revenait à la contemplation des coins de rivière, des voyageurs.

Un groupe d'enfants monta avec deux adultes, et Tiago les regarda, fasciné. Il fit d'abord des remarques ironiques sur leurs baskets, leurs survêtements, Moi aussi j'en ai eu des pareils, c'est démodé, mais ensuite il les observa gentiment.

Gentil aussi avec Louison qui ne parlait pas, timide, en retrait, mais qui écoutait, visiblement impressionnée.

Tout d'un coup, Tiago, s'adressant à Clara d'une façon sérieuse, comme s'il cherchait quelque chose, se mit à raconter un après-midi que Clara et lui avaient passé ensemble, après avoir longtemps marché ils s'étaient assis à une terrasse de café et ils étaient restés là une bonne heure. Clara avait demandé un Kir, Tiago sirotait un Coca. Sur le moment il n'avait rien dit, mais Clara avait pensé, avec un sourire intérieur, qu'il regardait avec une intensité de bébé, avec ses yeux grands ouverts qui buvaient tout.

Maintenant, il racontait.

Plutôt : il énumérait, il semblait essayer, en racontant, de dire pourquoi il avait aimé telle ou telle chose. Il ponctuait, "Et ça m'a plu". *Gostei*.

Le boulevard, disait Tiago. "Ça m'a plu." Les arbres, les gens. Mélangés, tranquilles. Il y avait une femme belle, une brune, en train de manger un gâteau en marchant.

Lui, Tiago, aimait les femmes qui mangeaient dans la rue. Elles sont belles quand elles mangent. Elles ont, il ouvrait les mains en riant, de l'appétit.
Apetite.

Un homme qui regardait les vitrines. On voyait qu'il avait fini son travail. Il prenait son temps, il traînait, satisfait.

Une famille, un couple avec un petit garçon. Les parents discutaient et le petit courait devant. Chez lui, là-bas, la pensée de Tiago glissait, on ne pouvait pas permettre aux enfants de courir seuls, il y avait des enlèvements tout le temps, n'importe qui, n'importe quoi. Pour pas grand-chose, souvent.

On lui en avait proposé, il n'avait jamais voulu. Mais c'était très facile. On s'organisait avec un ami qui suivait en voiture. Vite, vite. Facile.

Il avait aussi observé un couple qu'il avait décrit, "pauvre".

Clara se souvenait, c'était un travailleur immigré et sa femme.

A quoi avait-il vu qu'ils étaient "pauvres", avait demandé Clara.

Tiago avait réfléchi. Ils avaient l'air étonnés.
Espantados.

Ni heureux, ni malheureux. Mais étonnés.

Ses parents à lui avaient cet air-là. Ils l'avaient

toujours eu, dans le Nord, dans les salines, et ensuite à la ville, à Rio.

Pas étonnés à cause d'une chose en particulier, non. Et ce n'était pas seulement leur regard qui était étonné, Tiago secouait la tête, c'était toute leur personne. Ils se tenaient, Tiago avait fait le geste en fronçant les sourcils, comme une paume de la main, ouverte.

Il s'était tu un moment.

Mais ce qu'il avait préféré, il avait repris, c'était deux vieilles dames, il les avait remarquées quand elles sortaient du café. Elles avaient arrangé leurs vêtements dehors, sur le trottoir, ensuite elles étaient parties en se donnant le bras.

Leurs petits bras maigres, repliés. Tiago montrait, il se pinçait un peu le bras. *Magro.*

Leur sourire, avait dit Tiago.

Elles savaient qu'elles étaient vieilles, mais ça leur était égal.

Comment est-ce possible, avait demandé Tiago à Clara, il insistait, est-ce que c'est possible ?

Brusquement, et en même temps rêveur, il dit, J'aimerais bien être comme ça.

Chez lui, ça n'était pas possible.

Ou alors, il s'interrogeait, si on était très riche.

Non. Les riches n'étaient pas comme ça.

Les deux vieilles avançaient lentement, elles portaient leur vieux petit corps, elles connaissaient déjà bien tout, le boulevard, le café, et elles étaient contentes.

Est-ce qu'il y avait des choses qu'elles ne connaissaient pas, à l'intérieur des choses qu'elles connaissaient, se demandait Tiago.

Elles étaient contentes, elles ne s'ennuyaient pas.

Elles n'étaient pas agitées comme les vieux riches de chez lui, qui s'étaient étalés sur les terrasses protégées par des gardes. Ces gros vieux qui criaient et demandaient sans arrêt, qui appelaient tout le temps le serveur en montrant leurs dents en or.

Peut-être, s'interrogea Tiago en regardant Clara, peut-être pour elles la mort est une amie ? Est-ce possible ?

Pour moi, non. Je la déteste. *Odeio*.

Est-ce que c'est seulement parce que je suis petit ? Est-ce que pour moi être ici, *aqui*, c'est tellement important ?

Non. Je m'en fiche, je m'en fiche.

Alors pourquoi je déteste la mort ?

Elle vient me persécuter, me torturer, elle me réveille la nuit avec un coup de poing, pourquoi ?

La mort, c'est rien. *Nada*. Alors pourquoi elle vient comme une personne ?

Pour moi c'est une personne.

Pas quelqu'un que je connais. Je ne sais pas qui c'est. Mais je sais que c'est une personne.

Elle me regarde dormir et ça me réveille. Je la sens dans mon sommeil, je la sens.

C'est pour ça que je ne dors pas bien.

Elle reste au-dessus de moi, elle attend et elle

me regarde. Moi je sais qu'elle est là et je sais que je dors et que je ne peux rien faire, dans mon sommeil je le sais.

C'est pour ça que je ne dors pas bien, répéta Tiago.

Tiago continua de parler pendant tout le voyage, et, ce qui frappa Clara : malgré le contenu souvent oppressant de ce qu'il disait, il était gai comme il ne l'avait jamais été.

Une fois arrivés, ils se promenèrent dans la forêt, escaladèrent les rochers, jouèrent au ballon. Tiago grimpait partout, entraînait Louison, il jubilait. Il cueillit des fleurs, fit un bouquet pour Clara et un autre pour Louison, et comme ils avaient retrouvé dans une clairière le groupe du train il se mêla aux autres enfants et engagea avec eux une partie de foot. Louison sortit de sa réserve, et joua à ses côtés avec acharnement.

Au retour les deux enfants s'assoupirent mais Clara qui les regardait se sentait étrangement, douloureusement éveillée.

Marc aussi était bouleversé par Tiago, mais autrement. Marc, cet homme positif, ce bagarreur. Il devenait flou, vague. Il ne savait plus, il ne savait plus ce qu'il ne savait plus. L'enquête avançait, le personnage de Xavier semblait se préciser, mais Marc n'était plus lui-même, il perdait pied.

En fait il pensait sans arrêt à Louison.

Quoi, Louison ?

Louison.

Marc se mettait à ressentir l'existence de Louison comme quelque chose de fragile, de friable, comme une substance qui pourrait s'effriter.

Pas solide, Louison. Il ne pouvait pas en dire plus, mais voilà, il avait ce sentiment, Louison n'était pas solide.

Il éprouvait le besoin de passer de plus en plus de temps avec elle, il l'emmenait à l'école,

sortait avec elle dès qu'il pouvait, voulait connaître ses amies. Collé et insatisfait. Quelque chose manquait. Ou peut-être au contraire il y avait quelque chose en trop ? Il se sentait parasité, sa relation avec sa fille était parasitée. Pourtant jamais il ne s'était senti si proche de Louison, et cette proximité qu'il ne se formulait pas mais à laquelle il ne pouvait pas échapper, qui planait, flottait autour de lui, en même temps le dégoûtait, le dégoûtait vraiment.

Sans arrêt les images des autres enfants venaient se superposer à Louison, appelées par un mot, une situation, n'importe quoi.

Louison, assise devant sa machine à coudre. Appliquée, tranquille. Marc se disait subitement qu'elle était calme, beaucoup trop calme. Et il voyait à côté de Louison le gros Stéphane.

Ou alors Louison venait lui montrer une robe, une jolie robe d'été, légère, et pendant qu'elle tournait autour de lui, il se disait, surpris, Mais elle pousse comme une plante. Et il pensait à la petite Amelia.

Ou encore, Louison faisait une remarque sur une camarade de classe, une critique, un commentaire quelconque, et Marc sentait un pincement désagréable, il trouvait Louison méchante, taquine. Image d'Alex.

Marc pensait même à Louison sans s'en rendre compte : il se surprenait à y penser, malaise diffus,

pénible, comme si, tout en y pensant, il était constamment à côté de la plaque.

Louison amorphe, lourde.

Ou bien empotée.

Ou encore irritante, perverse.

Comme si la vie de Louison était infiltrée par tous ces autres enfants. Louison devenue poreuse, n'existait plus, existait moins.

Marc finit par en parler à Clara. Clara, au lieu de l'écouter, s'énervait. Elle ne voyait pas, pas du tout. En fait l'anxiété de Marc rendait Clara elle-même anxieuse.

Elle finit par dire à Marc, Au moins tu ne la compares pas à Tiago.

Marc secoua la tête, furieux. La seconde suivante, il était blanc comme un linge.

— Si : j'y pense.

A cause de la peur. De ce que tu as dit, de la peur de Tiago. C'est pour ça que je pense à Louison. Je crois que je me dis qu'elle a toujours peur.

Et Clara perçut immédiatement qu'elle avait eu elle-même cette pensée. Petite Louison, recroquevillée, rigide. Elle n'en dit rien.

Comme pour confirmer l'inquiétude de Marc il y eut un incident.

Clara, Marc et Louison revenaient d'une course, très joyeux, Clara avait acheté une robe pour Louison et ils rentraient en autobus. A un arrêt toutes les

portes de l'autobus s'ouvrirent et des contrôleurs sautèrent dans le véhicule. Ils étaient quatre, ils avaient des mines sinistres, leur air habituel, fatigué et brutal, mais Louison, Marc et Clara tenaient tous les trois leur ticket à la main, c'était d'ailleurs une chose sur laquelle Louison insistait toujours, ils le présentèrent, les contrôleurs passèrent très vite et descendirent à l'arrêt suivant, aucun passager n'était en infraction. C'est alors que Clara, qui rêvait les yeux ailleurs, se rendit compte que quelque chose n'allait pas. Elle se tourna vers Louison. Louison tremblait de tout son corps, elle avait les dents serrées, comme pour les empêcher de claquer, et elle tenait son ticket devant elle comme un minuscule bouclier.

Clara lui prit la main et lui demanda ce qui se passait.

Louison secoua la tête. Après un temps elle parvint à murmurer, très bas, qu'elle voulait descendre. Ils étaient presque arrivés, ils descendirent.

Sur le trottoir Clara lui demanda, C'est à cause des contrôleurs ? Louison hocha la tête. Clara lui dit, Mais tu avais ton ticket.

Louison hocha encore la tête sans rien dire.

— Alors, dit doucement Clara, voyons.

Louison ne répondait pas, elle écarquillait les yeux, l'air terrifié.

Clara la prit dans ses bras, plaisanta, rien n'y fit. Une fois à la maison elle se détendit un peu. Elle se mit tout de suite à sa machine à coudre, refusant le

goûter habituel, et resta assise, passant et repassant son tissu dans la machine, poches et ourlet, ourlet et poches.

Clara s'assit un moment à ses côtés, elle se sentait oppressée, triste. Elle regardait le profil de Louison, si fin, ses cheveux doux et bien peignés, et son malaise grandissait. Louison, malgré son calme apparent sur sa machine, lui semblait produire un effet d'agitation extraordinaire. Elle travaillait en silence, travaillait, travaillait. On aurait dit, pensa Clara, une petite araignée. Ou plutôt, penchée sur sa machine, découpant, cousant, organisant l'espace, elle semblait être à la fois l'araignée et la toile et la mouche.

Marc, défait.

Il s'accusait. De quoi, il ne pouvait pas dire, mais c'était de sa faute, il avait gravement fait défaut à sa fille.

— Ça vient de moi, je sais que ça vient de moi, mais je ne sais pas comment.

Est-ce que je suis absent à Louison ? Non.

Pourtant quelque chose en moi est absent à elle.

Est-ce un manque d'attention, de souci, de soin ?

Non.

Ce n'est pas directement lié à elle.

Quelque chose chez moi l'exclut, elle. Mais quoi ?

Clara eut beau lui répéter que c'était stupide, rien n'y fit. Il ressassait.

Le soir, une fois Louison couchée, il ne voulut pas sortir malgré l'invitation pressante de Clara et, ce qui ne lui arrivait jamais, il resta seul, vissé devant la télévision.

Après deux heures de rien un vieux film policier américain le réveilla.

Il le regarda d'abord avec un plaisir vague, comme lorsqu'on retrouve une vieille connaissance.

Mais peu à peu quelque chose d'autre s'infiltra dans les images et changea la nature de son attention : le sentiment grandissant, et absurde, Marc avait en même temps conscience de son caractère absurde, que dans ce film, dans ces images, il trouverait la réponse à ce qui le tourmentait avec Louison.

Il se mit à regarder avec une passion inquiète.

Très vite il se reconnut dans le héros en imperméable ceinturé, au sourire en coin. Il se reconnut, avec ironie et distance, mais aussi avec certitude, dans ce héros minimal, qui fait ce qu'il doit faire, consciencieux et modeste. Marc le regardait. Son col relevé, son air dur, blasé, et malgré tout combatif. Un vengeur.

Un beau rôle. Il le suivait avec fierté, et dans son esprit venaient s'ajouter d'autres images d'autres films, le personnage du héros variait peu, pas dupe mais exigeant, sans illusion ni souci de rétribution, et tous les détails convenaient à Marc, lui paraissaient conformes.

L'allure, l'élégance, le dialogue rapide, chaque répartie définitive, verrouillée, la précision et la retenue des gestes, pas de sentiments superflus, ils restent à leur place, dans les plis, se dit Marc, de l'imperméable.

Ou peut-être, il pensa, du sourire.

Le sourire, surtout, Marc le reconnaissait.

C'était un sourire, comment dire, boiteux. Un seul côté sourit, l'autre, mélancolique, ne sourit pas. Parce qu'il sait. Il sait ce que vaut le sourire, il sait tout. Ce qu'il faut faire et comment le faire, qui est l'ennemi et comment le piéger, les règles et le code, les manières, si on veut, de la vie. Rien, mais rien, ne l'étonne.

Quand le film se termina Marc resta un instant les yeux ouverts, écrasé. Il venait de se sentir giflé par une phrase qui s'était en quelque sorte décollée du film pour lui envoyer son contenu résumé, ce qu'il voulait en somme déjà y voir, voulait et appréhendait : héros sans doute, mais d'un monde sans enfants.

Emilienne, qui ne m'avait plus parlé depuis la scène dans le jardin, me demanda un soir de l'accompagner, elle rendait visite le lendemain à une amie hospitalisée. J'acceptai avec réticence, l'hôpital était encore pour moi une chose trop proche, douloureuse, mais j'étais contente qu'Emilienne me demande quelque chose.

Quand je passai la chercher je vis qu'elle avait fait un peu de toilette, socquettes blanches et jupe à fleurs. Sous son bras, une poupée en cire avec de grandes nattes blondes, des petites lèvres ourlées. Emilienne me la désigna et dit en souriant, Mon amie aussi les aime.

Elle nous dirigea quelques rues plus loin, un immeuble moderne avec une cour intérieure, des arbres, des malades sur des bancs.

À l'étage dans le couloir, une vieille femme était

assise par terre. Elle ne faisait rien. Emilienne s'approcha et lui dit :

— Eh bien, Rose.

L'autre leva les yeux, tapota sa robe de chambre et répondit :

— Eh bien, quoi.

Emilienne haussa les épaules.

L'amie d'Emilienne était dans la dernière chambre, seule. Elle était allongée tout habillée sur son lit, et maigre, maigre, elle flottait dans ses vêtements, elle flottait presque dans l'air, on aurait dit un dessin, une épure. Emilienne nous présenta. Hermine me sourit sans rien dire, un sourire tellement lumineux, fort, qu'il semblait ne pas venir d'elle si fragile. Elle l'accueillait, elle l'attrapait au vol, ce sourire, il ne faisait que passer.

Emilienne s'assit et lui montra la poupée blonde. Le sourire augmenta encore, il prit toute la pièce. Ensuite le silence.

Emilienne regardait son amie, elle était, cela me frappa, très calme.

Le silence s'étalait, rien d'oppressant. Un arrêt, une halte. Ce n'était pas un élément extérieur, ajouté. Il faisait partie de l'espace de la pièce, coulé dans l'air, mélangé au sourire.

Au bout d'un moment Emilienne dit :

— Hermine.

Hermine la regarda et cligna les yeux.

De nouveau le silence.

Emilienne, très douce. Douce dans son regard, douce dans son corps.

Fondue. Tout d'un coup je me dis qu'Emilienne était à l'aise dans la chambre, qu'elle se tenait bien dedans. Cette pensée m'étonna, et je me rendis compte que j'avais toujours eu l'impression qu'Emilienne se sentait mal dans l'espace, qu'elle n'arrivait pas à habiter une chambre, une pièce, ou que la chambre, la pièce, ne paraissaient jamais faites pour elle. Emilienne et l'espace semblaient toujours se bagarrer.

Mais là. Silence et sourire, la pièce habitée, et les corps au repos, tranquilles.

Assise sur le lit, la poupée, blonde et délicate, ancienne.

Après un temps, Emilienne prit le bras d'Hermine et dit en le secouant un peu :

— Tu ne manges pas bien.

Elle disait la phrase avec un ton bizarre qui aurait dû être sévère mais ne l'était pas.

Hermine lui sourit, on ne pouvait pas savoir si elle avait entendu.

Une infirmière arriva avec un plateau. Emilienne lui dit de partir, elle installa la poupée à côté de son amie et se mit à lui découper la viande. Elle la fit manger lentement, morceau par morceau, ensuite elle lui donna une crème. Hermine ne souriait plus, elle mâchait et avalait mécaniquement.

Quant elle eut terminé, Emilienne mit le plateau dehors et s'assit de nouveau à côté d'elle.

Hermine avait fermé les yeux.

Elle les ouvrit brusquement et dit, avec un ton plaintif :

— J'étais pourtant un si gentil bébé.

Emilienne se leva, se rassit. Elle marmota une phrase. Elle s'agita. Quant à moi, j'avais l'impression que l'espace était cassé, plus rien ne tenait, le silence qui faisait le lien entre les choses avait disparu, effondré. A sa place il y avait une matière improbable, inquiétante, ce n'était pas du bruit, ce n'était pas du silence non plus.

Hermine s'endormit.

Emilienne la regarda un bon moment, elle restait agitée, nerveuse, elle avait l'air de chercher quelque chose.

Hermine continuait à dormir. Nous partîmes avant son réveil. Emilienne avait calé la poupée à ses côtés.

Mon entente renouvelée avec Emilienne ne dura pas. Peu après la visite à l'hôpital je dînai avec elle et Sophie. Sophie se mit à raconter sa journée, elle parlait beaucoup, elle n'était pas gaie mais surexcitée, les mots se précipitaient, elle en avait plein la bouche, elle les crachait vite, vite. Elle s'était habillée d'une façon différente, des couleurs, elle était maquillée et elle avait un nœud dans ses cheveux.

Elle expliqua qu'il y avait eu un monde énorme à la poste, tous les guichets encombrés, et surtout le sien, une foule incroyable, une queue très longue, les gens piétinaient, s'impatientsaient, impuissants, étouffés.

— Et tout d'un coup, dit Sophie, j'ai eu une idée, une idée qui m'a ravie.

Elle me regarda en souriant, complice.

Je crois que j'ai dû avoir cette idée déjà depuis longtemps.

Il y avait environ vingt personnes devant mon guichet.

Elle s'arrêta et dit, en insistant :

— C'est beaucoup.

Elle sourit encore, cligna les yeux, et appuya les deux mains à plat sur la table.

— Alors je me suis levée derrière le guichet et je me suis adressée aux personnes qui attendaient. Je leur ai dit : Vous allez attendre, longtemps, très longtemps. Ça va être très long. Vous êtes là, vous avez chaud et vous perdez votre temps.

Et, dit Sophie, je n'ai pas eu besoin de me forcer, je me suis mise à rire. J'ai ri franchement.

Les gens m'ont écoutée, ils étaient furieux, ajouta Sophie en souriant, les yeux sur la nappe.

Elle ne dit plus rien. Je la regardai, éœurée. Je m'apprêtais à demander, Et alors ? c'est tout ce que je trouvais, quand Emilienne qui avait écouté d'un air distant, elle mangeait, la tête baissée, se redressa et dit :

— Ma pauvre fille.

Le ton était neutre, plat, sans aucun ressort, j'eus l'image d'un étang, une surface épaisse, pleine.

Sophie leva la tête et Emilienne prit un morceau de pain, le rompit, et, délibérément, avec quelque chose de solennel :

— C'est toi qui restes là à attendre toute la journée derrière ton guichet.

J'eus le temps de penser, Quelle scène ridicule, ces femmes sont absurdes, et je vis Sophie, livide, les yeux écarquillés, se passer la main dans les cheveux.

Emilienne ricana.

Sophie se leva et quitta la table. Emilienne, très calme, continuait à manger.

Sophie s'assit dans un fauteuil. Elle était décoiffée, son nœud pendait, elle avait l'air d'une folle. Comme si elle avait lu mes pensées Emilienne me dit :

— Voilà.

Elle ajouta :

— C'est tout.

Je la regardai. Quelque chose se cassait, se détachait, et une douleur devenue tout à coup ancienne pendait dehors comme le nœud dans la coiffure de Sophie.

Cette nuit-là je me réveillai en sursaut. Des mots dansaient devant moi, je les voyais clairement : Draps et chuchotements. Chuchotements et draps. J'aurais pu avoir peur mais je reconnus tout de suite le lieu, c'était un livre que j'avais lu et relu mille fois.

Le héros, un prince, se rend à la ville, il cherche sa fiancée qui s'est enfuie avec son rival, elle a quitté l'église au moment même de son mariage avec le prince.

Le prince va tout de suite chez le rival, on le renvoie. Il se met sur le trottoir d'en face, il regarde les fenêtres. Les fenêtres le regardent. Les stores blancs bougent, peut-être.

Le prince erre dans la ville, il va dans différents endroits que sa fiancée a habités. La ville est pleine de mauvais pressentiments, elle baigne dans une matière étouffante, dangereuse, quelque chose d'achevé et

d'inquiétant plane, c'est une ville abstraite, on ne voit rien, aucune place particulière, aucune rue, mais on voit et on sent partout une menace informe, comme si même dehors, dans ces rues, on marchait entre des tentures épaisses, sous des draps lourds et blêmes, il fait très chaud, on respire un air irréal et chaud, le prince transpire, il est déjà malade.

Il est abattu. Ce n'est pas parce qu'il ne trouve pas le rival et la fiancée, c'est pour une autre raison, laquelle.

Brusquement le rival apparaît : "Suis-moi, frère, il le faut."

Le prince, heureux. Pas heureux, euphorique. Euphorie blanche. Il parle sans arrêt.

Ils y vont. Le rival tient à ce qu'ils marchent séparément, comme s'ils n'étaient pas ensemble.

Et "tout d'un coup le prince se mit à trembler sans savoir pourquoi".

Il s'arrête, il appelle l'autre.

"Est-elle chez toi ?

— Elle y est.

— Et tantôt c'est toi qui m'a regardé à la fenêtre derrière le rideau.

— Oui..."

Ils traversent les rues, ils arrivent à la maison, ils entrent. Ils essayent d'être le plus silencieux possible, il ne faut faire aucun bruit. Danger possible du bruit, qui viendrait déranger, quoi ?

A l'intérieur de nouveau les stores baissés, un rideau de brocard, lourd, envahissant, toujours cette

abstraction, obscurité, impression de poussière, on ne distingue pas bien, ces masses informes, et en même temps l'informe prend forme, se précise, quelque chose se définit, d'abord sans doute à travers l'angoisse du prince.

Tout est chuchoté. Même quand ce n'est pas dit, il est certain que tout est chuchoté. Si on parle, c'est un ton dessous. Pourquoi ? C'est comme ça, obligé. "A voix basse, lentement, et avec le même air d'étrange distraction."

Chambre du rival.

"Où est-elle ?

— Elle est là."

Chuchotements entre le prince et le rival.

Drap.

Forme du corps dessinée par le drap.

Un pied parfaitement immobile, qui dépasse.

L'évidence.

L'informe a pris forme. On est arrivé, c'est maintenant, maintenant se déploie, maintenant mange tout, l'air, l'espace de la chambre, les voix, maintenant est indépassable.

La chose a émergé, elle est là, nette, entre deux vides creusés, définitifs, avant elle, après elle, la chose a émergé, mais de quelle chose s'agit-il.

L'informe a pris forme, et pourtant l'angoisse qui aurait pu s'accrocher à un mot, à un mot ultime, reste là, flottante.

Quelque chose reste, qui n'est pas nommé, mais on ne sait pas ce qui n'est pas nommé.

Les questions et les réponses sont précises.

“C’est toi ?

— C’est moi.”

Avec quoi ? “Un couteau.”

Comment ? “Hémorragie interne.” Il n’y a eu “qu’une demi-cuillerée à soupe de sang, pas plus”.

Mais tout est déplacé. Les mots ne sont pas les bons mots, ils ne sont pas faux non plus.

Les mots sont autour : draps et chuchotements, beaucoup de paroles dites, et les détails, ce pied immobile, les vêtements jetés, une mouche.

L’informe a pris forme, mais c’est une forme d’angoisse, la forme d’une chose qui reste.

Ils la veillent ensemble, “surtout qu’on ne l’emporte pas”.

Pendant la veille, l’angoisse continue d’enfler.

Le prince demande le jeu de cartes avec lequel sa fiancée et le rival jouaient. L’autre lui donne, mais “un nouveau et navrant sentiment de tristesse” étreint le cœur du prince. Il venait de “comprendre qu’en ce moment et depuis pas mal de temps déjà il disait et faisait tout autre chose que ce qu’il aurait dû dire et faire. Ces cartes par exemple qu’il tenait en main et avait été si heureux d’avoir ne servaient plus de rien, de rien. Il se leva et joignit les mains dans un geste de détresse”.

Le matin le rival délire, fièvre cérébrale, et le prince a définitivement sombré, idiot. Et ces deux figures de la folie sont comme si chacun portait en lui-même le cadavre.

On ne dit pas, jamais, que la jeune femme est morte. On parle de silence, d'immobilité de mort. On ne dit pas "le cadavre". On parle de l'odeur. Et le prince demande à son rival, Avais-tu l'intention de la tuer.

Le prince avance pas à pas, poussé par la tension entre ce qu'il sait, bien sûr, déjà, et ce qu'il voudrait à tout prix voir contredit, et ces deux pôles, ce savoir et ce déni, créent un espace où le prince vient malgré lui, et le plus fortement, éprouver la mort.

L'espace : un silence détaillé, entouré de mots, une apesanteur irréelle et pesante, un rêve réel.

Accompagnant le prince, je pénétrai avec lui dans cet espace. Mais à travers la lecture la mort éprouvée devenait une autre mort : pas celle que je connaissais trop, comme le prince, et dont, comme lui, j'étais perpétuellement privée : courant avec angoisse après elle, la cherchant sans pouvoir y croire, alors qu'elle était déjà là, depuis un moment, installée comme à l'intérieur même du corps.

Mais une mort approchée enfin par ces mots et ces trous entre les mots, une mort qui abandonnait sa forme fantomatique, illimitée, envahissante, qui sortait de l'indistinct, arrivait à se rassembler, trouvait une place.

Et j'étais plus réelle, pour un temps.

Ce n'était pas le cas de Clara.

L'anxiété grandissante de Marc déteignait sur elle.

Tiago, après cette bonne période où il s'était montré calme, gai, expansif même, semblait maintenant perdre toute force, toute énergie. Il devenait faible, mou. Rien ne l'intéressait. Il restait assis, les yeux vagues, absent, muet. Ou alors il faisait des parties de solitaire pendant des heures.

Quand Clara téléphonait, demandait s'il voulait aller se promener, il répondait simplement, Non. Que voulait-il faire ? Rien. Clara était désespérée.

Marc lui avait expliqué que le réseau d'adoptions s'avérait être, comme il l'avait supposé, un vrai trafic, très lucratif même. Xavier serait inculpé.

Clara voulut se rendre encore chez Xavier pour voir Tiago. Marc et elle trouvèrent l'enfant allongé

sur le canapé du salon, l'air abruti. Xavier, très nerveux, leur expliqua qu'il était sorti sans rien dire, avait grimpé sur le toit du garage pour attraper un oiseau, était tombé. Il ne s'était rien cassé, mais la chute aurait pu être grave.

Xavier était visiblement inquiet, il parla d'acte manqué.

Il avait beaucoup et brutalement grossi. Durant toute la visite de Marc et de Clara, il mangea sans interruption, des cacahuètes, des chips, des chocolats. Sa mère le suivait, essayait en vain de l'arrêter. Il fit lui-même le commentaire, Vous voyez comme je suis gros, c'est l'angoisse.

Tiago ne disait rien.

Clara s'assit à côté de lui, elle lui prit la main. Il lui dit alors, très vite et à voix basse, qu'il voulait retourner chez lui, dans les salines.

Clara lui caressa la main, l'enfant se détourna. Elle l'entendit pleurer. Tout de suite après il s'endormait comme une masse, la tête sur les genoux de Clara.

Hors d'elle, Clara se mit à injurier Xavier.

Il s'en fichait, des enfants. Tout ça n'était qu'un prétexte. Quels parents il leur donnait, dans quelles situations il les mettait, etc.

Devant le flot de reproches, Xavier reprit son assurance habituelle. Il se redressa, et, marchant de long en large dans la pièce, traça un tableau terrifiant et documenté, appuyé sur les statistiques les plus précises, de la situation des enfants dans le monde.

Il termina en parlant de la guerre contre les enfants au Brésil, et raconta une histoire toute récente : à Rio un gamin des rues avait été trouvé étranglé sur une plage, il avait une pancarte autour du cou. La pancarte disait : "Je t'ai tué parce que tu n'allais pas à l'école et que tu n'avais pas d'avenir."

— Vous vous rendez compte, dit Xavier, il criait, il était hirsute, c'est le monde à l'envers. On invoque pour tuer les raisons qui devraient inciter à agir. L'extermination des enfants a commencé, dans l'impunité et avec la complicité de la police.

Xavier n'eut pas le temps d'exploiter son effet. Le salon était brusquement envahi.

Un homme, une femme et un petit garçon traîné par la femme arrivèrent à toute allure et à grand bruit. La mère de Xavier courait derrière en gesticulant. L'impression était bizarre, ils hurlaient tous, sauf le petit garçon, bizarre et comique parce que les trois étaient habillés exactement pareil, ils portaient tous le même jogging rayé rouge et jaune. Le couple n'était pas jeune, mais blond et bronzé.

Sans saluer, sans demander, l'homme et la femme s'assirent. Le petit garçon resta debout, il avait l'air penaud.

— Ça ne va pas, dit l'homme. Il est insupportable.

— Ça ne va pas, confirma la femme.

— Il n'écoute pas ce qu'on lui dit, précisa l'homme.

— Jamais, renchérit la femme.

— La maîtresse se plaint, dit l'homme.

— On peut vous montrer le carnet de notes, dit la femme, en le sortant de son sac. Elle le brandit énergiquement.

— Alors voilà, dit l'homme.

— Voilà, souligna la femme.

Ils se levèrent comme deux ressorts. La femme posa le carnet de notes à côté de Xavier.

— On vous le rend, dit l'homme.

— Au revoir, dit la femme.

Ils partirent d'un seul coup.

Les autres, sidérés, sans réflexe. Quand ils se ressaisirent, la porte d'entrée avait déjà claqué. Xavier se leva, s'assit à nouveau. Le petit garçon se mit à renifler.

Xavier abattit son poing sur le canapé, il était livide de rage.

— Non mais, non mais, non mais, il articulait avec difficulté.

Il secoua la tête.

L'enfant renifla plus fort. Tiago ouvrit les yeux, les referma.

Marc se mit à rire.

Xavier lui dit avec fureur :

— Ne riez pas, c'est indécent.

Marc rit encore plus fort, c'était un rire nerveux, un fou rire. Il parvint à énoncer :

— Grotesque, vous voulez dire. C'est grotesque.

Le fou rire de Marc se communiqua à Clara, elle

avait l'image du jogging rayé devant les yeux, elle non plus n'arrivait pas à s'arrêter. Tiago, secoué, se réveilla et resta allongé les yeux ouverts.

Xavier, la main sur le cœur, regardait Marc et Clara, dégoûté, et rouge, comme s'il étouffait.

Marc et Clara riaient toujours, Clara en faisant des gestes d'excuse, Marc la tête dans les mains.

Il se passa alors une chose étonnante. Xavier éclata en larmes. Il pleurait vraiment, il sortit son mouchoir. Sa mère vint lui mettre le bras autour des épaules.

Au procès, Xavier, très en forme, se défendit avec beaucoup d'aplomb. La veille, sa mère avait donné une grande interview, mettant en valeur l'enfance malheureuse de son fils, père bourreau, situation matérielle misérable, éléments qui expliquaient d'après elle l'engagement de Xavier, "total et sincère".

Xavier, comme prévu, mit en avant les adoptions qu'il avait favorisées. Certes imparfaites, mais n'importe quoi était mieux que la situation existante.

Il développa ce thème, utilisa beaucoup de chiffres, raconta encore l'enfant à la pancarte et conclut avec une autre histoire — J'en aurais des milliers, des milliers : la guerre contre les enfants est telle, au Brésil, que les municipalités sont débordées par les cadavres d'enfants inconnus. Les inhumations sont impossibles légalement. On a trouvé une solu-

tion : on fait des adoptions fictives, les enfants morts sont adoptés par des “parents” qui les reconnaissent à seule fin de pouvoir les mettre dans un cercueil et les enterrer.

Xavier eut évidemment beau jeu.

Il assumait ouvertement l’aspect commercial de son réseau. Il faut bien vivre, etc. Je n’oblige personne.

Le monsieur que Clara avait tellement aimé témoigna en faveur de Xavier : “C’est un homme remarquable, c’est vrai.”

On lui objecta l’argent, énorme, gagné. “C’est le monde qu’il faut incriminer, pas lui.”

Mais ce fut Marc qui surprit le plus.

Quand il monta à la barre, un silence plein, concentré, se fit dans la salle.

Marc expliqua que pour lui Xavier — Je l’ai vu pleurer ! — était une “canaille sentimentale”.

Marc laissa le mot planer et brusquement il s’arrêta et se passa la main dans les cheveux.

Clara qui l’observait, inquiète, crut voir un tremblement parcourir son corps et son visage se crispier, et pendant un instant elle eut devant les yeux une image fugitive, une image du cauchemar qu’elle avait fait après avoir rencontré Tiago : mais c’était Louison qui entraînait son père et qui le faisait disparaître avec elle sous terre, à l’intérieur des mines de sel.

Marc se reprit, il dit d'une voix ferme :

— Une canaille sentimentale.

Sommes-nous autre chose ? Comment être autre chose ?

En tout cas, lorsque nous disons, Ce qui compte, c'est la vérité, et que nous voulons dire, la vérité, c'est ce qui nous émeut — ce qui nous émeut, en somme, c'est nous-mêmes, c'est notre propre émotion — alors, nous ne sommes pas autre chose.

Il s'arrêta à nouveau, figé. Il se passa encore la main dans les cheveux.

Après un moment il quitta la barre. La salle, sidérée, le regarda partir.

Clara, rentrant seule, marchant dans la rue, revoyait Tiago. Elle revoyait son regard morne, indifférent, fatigué comme s'il devait accomplir une tâche impossible, soulever chaque heure, de la journée une par une, et elle s'adressait mentalement à lui :

— Les mots sur la pancarte, Tiago, les mots accrochés autour du cou de l'enfant. "Je t'ai tué parce que tu ne vas pas à l'école et que tu n'as pas d'avenir." Pendant un temps j'y pensais sans arrêt, sans arrêt j'avais ces mots dans la tête. Je me suis demandé si ça pouvait servir à quelque chose, de savoir qui avait écrit ces mots, ou d'imaginer la figure de l'assassin.

Est-ce qu'il est petit et rond, un gros bébé effrayé avec des yeux globuleux ? Est-ce qu'il est grand, large d'épaules, beau comme un dieu, avec un sourire moqueur ? Est-ce un petit fonctionnaire qui

fait des comptes rendus et des bilans toute la journée en rongant son stylo bille ? Ou est-ce que c'est un homme sombre en col blanc et en veston qui prêche sérieusement sa vision, son Bien et son Mal ?

Comment est-ce qu'il marche ? Se déplace ? Comment est-ce qu'il s'habille ? Comment est sa maison ?

Ce qui est bizarre, Tiago : je pouvais parfois l'imaginer, lui, mais jamais, jamais, sa maison.

Ces images, elles étaient nécessaires, il fallait les penser, les tourner dans tous les sens et en même temps peu à peu je me rendais compte que si j'arrivais à les penser, à penser quoi que ce soit, c'est parce qu'il y avait une autre image, derrière. Une autre, comme une condition pour pouvoir penser, sans laquelle je ne pouvais plus penser du tout.

Cette image : je cours, Tiago, avec toi dans les salines, dans cette lumière blanche et dure, confuse, trop éclatante, mais je cours avec toi, on se tient, on traverse la lumière, on sent le sel, sa dureté, mais on traverse, peut-être la dureté change, devient autre chose, un appui, qui sait, on connaît ces marais, le sable et l'eau et le sel, on connaît mais on traverse encore, on court vers la mer, Tiago, imagine le mouvement du corps, les bras et les jambes et la respiration de l'air, et le temps, Tiago, le temps présent qui est là, le désert est devenu la mer, c'est une musique de ton pays, le Sertão deviendra la mer, sinon la mer deviendra le Sertão, ce n'est pas parce que c'est une image que ça n'existe pas, Tiago.

Composé et achevé d'imprimer le 15 février 1993
dans les ateliers de Normandie Roto Impression S.A.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1303
N° d'imprimeur : I2-2509
Dépôt légal : mars 1993

Alors qu'elle vit le deuil de sa mère, la narratrice rencontre la vieille Émilienne, elle connaît sa petite-fille Clara, et se trouve entraînée avec elles dans les réseaux cachés qui parcourent le monde, le monde tel qu'il est, ici et maintenant, ce chaos. Au cœur de ces réseaux, des enfants. Ceux que l'on a oubliés, ceux que l'on a adoptés, et celui que Clara voudra sauver à tout prix, Tiago, l'enfant des mines de sel.



75 F
921527-2
ISBN : 2-86744-342-3
03-93



DIFFUSION C.E.L.
DISTRIBUTION SOIES